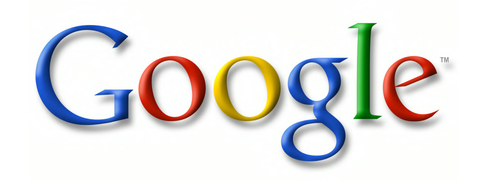




CÉCILIA,

OU

MÉMOIRES

D'UNE HÉRITIÈRE.

1.er Vol.



La variété des déguisemens fixa constamment son attention.

CECILIA,

OU

MÉMOIRES D'UNE HÉRITIÈRE,

Traduits de l'Anglais.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME PREMIER.

[Par Miss Frances Burney.]

A PARIS,

Chez { Devaux, Libraire, Maison-Egalité, N° 181.
Patris, Imprimeur-Libraire, rue de l'Observatoire, N° 182.

L'AN TROISIÈME.

AVIS
DE
L'ÉDITEUR.

Si le succès du roman de Cécilia *a été des plus heureux à Londres, celui de sa traduction, quoique très-défectueuse à tous égards, ne l'a pas été moins en France : quelqu'informe qu'elle soit, on en a multiplié les éditions, au lieu d'en donner une nouvelle, dans laquelle on aurait évité, du moins en grande partie, tous les défauts qui la déparent. Les traducteurs de* Clarisse, *de* Tom-Jones, *de* Paméla, *& de plusieurs autres romans anglais, ont très-bien senti combien il*

serait difficile de faire goûter en France un ouvrage anglais sur lequel on se serait traîné péniblement pour en rendre, avec une plate fidélité, les longueurs, & les détails les plus inutiles : aussi se sont-ils permis des changements, des suppressions qui rendent l'action plus vive & le dialogue ou la narration plus animés.

On a toujours reproché aux anglais d'employer souvent des moyens trop faibles, & quelquefois aussi des ressorts trop usés, pour mettre en jeu leurs personnages; de s'abandonner à des détails trop futiles ou trop bas, & sur-tout de ne cesser de délayer, ou plutôt de tourmenter une idée qui a ri à leur imagination. Le traducteur de CÉCILIA *a cru devoir respecter ces défauts, & ne nous a pas fait grace d'une virgule. Cepen-*

dant on conviendra que ce roman, pour être goûté en France, avait certainement besoin, non d'être refondu (car le plan & la marche en sont très-bien conçus) mais corrigé quant aux accessoires. Et voilà précisément ce que n'a point senti la personne qui en a donné une traduction strictement littérale, dans laquelle elle a conservé scrupuleusement tout ce qu'en France on aurait pu reprocher à l'original.

Un homme de goût, piqué de voir ce roman noyé dans des longueurs & des superfluités qui en embarassent la marche & refroidissent l'intérêt, s'est amusé à les élaguer de cette même traduction. Il a resserré le dialogue, & l'a rendu plus vif, plus rapide; il a retouché le style; il a fait un plus heureux choix d'expressions qui ajoutent aux beautés de

l'original ; il en a retranché aussi des répétitions qui devenaient insupportables pour nous, & qui n'ajoutaient rien aux divers tableaux que ce roman nous présente. Il ne s'en est pas tenu là : il a senti que certains personnages étaient des hors-d'œuvres absolument inutiles, ou tout au moins déplacés, ou qui ne faisaient qu'embarasser l'action; il les a supprimés sans scrupule. En un mot, on peut considérer la traduction que nous allons donner, comme un joli habit à l'anglaise, qu'on a refait sur la taille d'un français, & qui sied tout au mieux à celui-ci.

Comme nous ne sommes nullement persuadés qu'on doive nous en croire sur notre parole dans tout ce que nous avançons au sujet de ce roman & de sa traduction, nous allons rapporter ici

ce qu'en disent des journalistes dont les jugements sont de quelque poids dans la balance littéraire. Voici d'abord ce qu'en dit le Mercure de France, n°. 16, page 109, *année 1784.*

« *C'est au succès d'*EVELINA *que* » *nous devons* CÉCILIA, *second ouvrage* » *du même auteur* (*Miss Burney*), » *alors âgée de vingt-un ans. La juste* » *célébrité que ce roman a obtenue en* » *Angleterre, a engagé un anonyme à* » *le traduire en français. Nous ne di-* » *rons rien de cette traduction, dans la-* » *quelle nous ne pourrions que relever* » *une multitude de défauts que tout* » *lecteur n'appercevra que trop faci-* » *lement ; mais nous croyons devoir* » *déclarer, parceque nous en sommes* » *sûrs, que si le traducteur anonyme* » *est une femme, ainsi que le bruit s'en*

» *est répandu, au moins n'est-ce pas*
» *celle que le public a paru désigner*».

L'auteur de cet extrait, en revenant sur ses pas, dans un autre Mercure, *dit : « Nous croyons qu'on peut re-*
» *procher à Miss Burney de se laisser*
» *entraîner trop facilement par des*
» *détails, par des scènes entières, qui*
» *ne servent ni à l'* intérêt *de l'action,*
» *ni au développement des caractères ;*
» *enfin, de ramener trop souvent des*
» *personnages peu utiles, qui ne peu-*
» *vent inspirer qu'un* intérêt *de curio-*
» *sité, & que par là même on ne de-*
» *sire plus de revoir du moment qu'ils*
» *sont connus. Mais nous devons dire*
» *aussi que son ouvrage nous paraît*
» *d'une grande conception et d'un vif*
» intérêt ; *qu'il possède éminemment*
» *le mérite de peindre les mœurs &*

» *les usages; qu'il est rempli d'obser-*
» *vations fines & profondes; qu'en*
» *général, les caractères & les senti-*
» *ments y sont vrais & bien soutenus;*
» *que la morale en est attrayante &*
» *pure. Nous pensons enfin que ce ro-*
» *man doit être compris parmi les meil-*
» *leurs ouvrages de ce genre, &c. &c.* ».

C'est ainsi que s'exprime l'auteur des Liaisons dangereuses*, dans les extraits qu'il a donnés de* CÉCILIA *dans trois Mercures, & certainement on peut s'en rapporter à un juge aussi compétent, sur-tout en matière de romans. Nous allons faire connaître ce que pensent de cet ouvrage les auteurs du* Journal Encyclopédique*, qui jouit, depuis son origine, de l'estime publique, & qu'on cite avec éloge dans quantité de livres sçavants, tant étrangers que nationaux.*

Voici ce qu'il en est dit dans ce journal du 15 Juillet de la même année, (page 274).

« *Après avoir donné à ce roman les » éloges qu'il mérite, nous ne dissi» mulerons pas qu'il est fâcheux que » tant de beaux caractères, des scènes » si attendrissantes, des peintures si » fraîches & si vives des mœurs, soient, » pour ainsi dire, étouffés par des » détails minutieux, quelquefois bas, » longs, conséquemment très-fatigants » pour le lecteur, & qu'on soit obligé » d'acheter, par des moments d'ennui, » le plaisir qu'on y goûte, &c., &c.* ».

Dans le Journal du Lycée, *qui s'imprime à Londres, on n'attaque pas, à la vérité, le fond du roman: l'auteur, quoique français, juge comme un anglais aurait pu le faire; il borne sa*

critique à la traduction, & nous dit : « Tout homme qui sait les deux langues » n'a qu'à comparer : il gémira de voir » le charmant roman de miss Burney si » défiguré...... Lecteurs, ne jugez donc » pas CÉCILIA *d'après une très-mau» vaise traduction, qui vient d'en pa» raître ».*

Comment a-t-on pu, après de pareils jugements sur cette informe traduction, en faire quantité d'éditions qui se nuiraient mutuellement, quand même celle que nous donnons n'aurait point paru ? On avait semblé d'abord dédaigner EVELINA *du même auteur ; ce roman avait été traduit par la même personne, & par conséquent avec les mêmes défauts ; le succès de* CÉCILIA *a reflué sur* EVELINA ; *les mêmes raisons ont déterminé l'homme de goût dont*

il s'agit, à faire pour EVELINA *ce qu'il a fait pour* CÉCILIA, *& il n'a rien négligé pour en rendre la lecture infiniment plus agréable & plus intéressante.*

CÉCILIA,

OU

MÉMOIRES D'UNE HÉRITIÈRE.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

Un Voyage.

Cécile avait atteint depuis peu sa vingt-unième année. Ses ancêtres avaient été d'opulents fermiers de la province de

Suffolck. Cette profession peu conforme aux idées ambitieuses de son père, ne lui avait pas paru digne de lui; l'appât des richesses avait eu moins d'empire sur son esprit, que le desir de vivre d'une manière plus brillante; sa vie avait été celle d'un gentilhomme de province; et sans avoir cherché à augmenter sa fortune, il s'était contenté des revenus que les travaux de ses prédécesseurs lui avaient procurés. Cécile était encore au berceau, lorsque son père vint à mourir; sa mère suivit son mari de très-près. Ils lui avaient laissé dix mille livres sterling, et l'avaient confiée au doyen***, son oncle, qu'ils avaient nommé son tuteur. C'est chez cet ecclésiastique, dont la fortune, augmentée par plusieurs circonstances heureuses, était devenue assez considérable, que Cécile venait de passer quatre années, lorsqu'il vint à décéder. Sa mort, en la privant de son dernier parent, l'avait laissée héritière de tous ses biens, dont le revenu se montait à 3000 livres sterling; à cette seule condition, que le mari en faveur

faveur duquel elle disposerait de sa main et de sa fortune, prendrait son nom en l'épousant. Traitée aussi favorablement du côté des richesses, elle l'avait été encore plus par la nature: sa figure était agréable, son cœur noble et bienfaisant; son abord prévenait en sa faveur, et annonçait beaucoup d'esprit; la moindre émotion de son ame se peignait sur son visage; et ses yeux, interprêtes de ses pensées, laissaient voir tour-à-tour son discernement et sa sensibilité.

Le doyen avait confié, pendant le court espace qui devait s'écouler jusqu'à la majorité de son héritière, sa personne et sa fortune à trois tuteurs, s'en rapportant entièrement à son choix, et lui permettant d'habiter chez celui d'entre eux qui lui conviendrait le mieux. Cécile, affligée de la perte de tous ses parents, ne trouvait de véritable consolation que dans la tranquillité de la vie champêtre, et dans les soins maternels d'une amie respectable qui la connaissait depuis son enfance, et que ses années et son expérience lui

avaient rendue presque aussi chère que sa propre mère. Madame Charton, cette amie sincère et respectable, la reçut chez elle. Elle y était établie depuis le moment où elle avait rendu les derniers devoirs au doyen; et peut-être, si elle n'avait suivi que son inclination, y serait-elle restée jusqu'à celui où elle aurait pu aller habiter sa maison; mais ses tuteurs désirèrent qu'elle changeât de demeure. Elle obéit à regret, quitta ses premières compagnes, l'amie la plus chérie et la plus respectable, ainsi que le lieu qui renfermait les restes des seules personnes qu'elle eût aimées. Accompagnée d'un de ses tuteurs, et suivie de deux domestiques, elle se rendit de Bury à Londres.

Ce tuteur était M. Harrel. Quoiqu'encore à la fleur de son âge, galant, poli, enjoué, grand et répandu dans le monde, il avait été nommé par son oncle un de ses trois tuteurs, dans la vue de faire plaisir à sa nièce, dont il avait épousé la plus intime amie. Cette unique raison lui fit penser qu'elle préférerait sa maison à toute

autre. M. Harrel ne manqua pas de mettre en œuvre, pour dissiper sa mélancolie, tous les moyens que son esprit et sa politesse lui suggérèrent; et Cécile, chez qui la douceur était assaisonnée de dignité, et la délicatesse de fermeté, se comporta de manière à lui persuader que ses soins n'étaient point inutiles. L'idée de retrouver une jeune amie, de vivre dans le sein de la confiance, venait adoucir les regrets de quitter des personnes auxquelles la reconnaissance l'attachait, et d'abandonner cette tranquillité qu'elle aimait. Elle avait cependant encore une épreuve à soutenir; il lui restait un ami, duquel elle ne pouvait se dispenser de prendre congé.

A la distance de sept milles de Bury, résidait M. Monckton, le particulier le plus riche et le plus accrédité de tout le voisinage; il avait invité Cécile et son tuteur à déjeûner chez lui à leur passage. M. Monckton était le cadet d'une famille distinguée, un homme à talents, fort instruit, et qui avait de la finesse. Il joignait à une force d'esprit naturelle, un grand

usage du monde, et à l'art de distinguer avec la plus grande facilité le caractère de ceux avec qui il avait à traiter, celui de déguiser parfaitement le sien. Desirant ardemment d'acquérir une fortune, et d'obtenir la considération, suite de l'opulence, il s'était marié de très-bonne heure avec une riche douairiére de condition, dont l'âge avancé, puisqu'elle comptait déjà soixante-sept ans, n'était cependant qu'une de ses qualités les moins désagréables, son humeur étant encore plus repoussante que ses rides. Une si grande disproportion d'âge lui avait fait espérer que les richesses qu'il s'était ainsi procurées seraient bientôt débarrassées de ce qui en rendait la jouissance moins agréable; mais son attente fut aussi vaine qu'intéressée: sa femme n'était pas plus la dupe de ses protestations, qu'il ne l'était lui-même de ses espérances. Il connaissait trop bien le monde, pour s'exposer à sa critique, en maltraitant la femme à laquelle il devait le rang qu'il y occupait. Il est vrai qu'il ne la voyait que rarement; mais

il savait trop ce qu'il se devait à lui-même, pour manquer aux lois que la décence et la politesse imposent en pareil cas aux honnêtes gens. Ayant ainsi sacrifié à son ambition tout espoir de bonheur dans sa vie privée, il tourna ses vues du côté où il espérait trouver les plaisirs qu'il avait acheté si cher la faculté de se procurer. Cette ressource, pour les personnes opulentes, ne saurait leur être ravie, et il n'y a que la satiété qui puisse les en priver. M. Monckton n'avait point encore éprouvé ce sentiment, et il avait prudemment partagé son temps entre les amusements dispendieux de la capitale, et les plaisirs les plus bruyants de la province.

Le peu de connaissance que Cécile avait acquis des usages du monde et des différents caractères de ceux qui le composent, elle ne le devait qu'aux observations qu'elle avait eu occasion de faire chez ce gentilhomme, avec lequel le doyen son oncle avait été particulièrement lié. Il était très-considéré ; sa conversation était pour elle une source inépuisable d'instruc-

tions. L'habitude de la société, et l'étude des individus qui la composent le mettaient à portée de traiter les sujets dont elle avait le moins d'idée; et son esprit, capable de saisir et de sentir le vrai, y trouvait de nouvelles lumières.

Les idées de Cécile s'étaient étendues, tandis que les réflexions de M. Monckton n'avaient servi qu'à l'affliger. Il voyait devant lui un objet qui, à tous les avantages de cette opulence qu'il avait si fort prisée, joignait encore la beauté, la jeunesse et l'esprit. Quoique beaucoup plus âgé qu'elle, il ne l'était cependant point encore assez pour que son inclination eût rien de ridicule; et la satisfaction que sa conversation paraissait causer à Cécile, lui donnait lieu de se flatter que l'opinion avantageuse qu'elle avait conçue de son mérite, pourrait insensiblement se changer en affection. Il se reprochait le motif qui l'avait porté à se sacrifier, en épousant une femme qu'il abhorrait; et les vœux qu'il formait pour en être débarrassé, devenaient tous les jours plus fervents. Il sa-

vait que les liaisons de Cécile ne s'étendaient pas au-delà d'un cercle particulier dont il faisait lui-même le principal ornement ; qu'elle avait rejetté tous les partis qui s'étaient présentés jusqu'alors ; et comme il l'avait soigneusement observée depuis ses premières années, il avait sujet de penser que son cœur s'était refusé à toute impression dangereuse. Il s'était accoutumé depuis long-temps à la considérer comme un bien qui ne pouvait lui échapper ; et quoiqu'il n'eût pas apporté une plus grande attention à approfondir sa façon de penser qu'à empêcher qu'elle ne parvînt à découvrir la sienne, il avait disposé d'avance de sa fortune, et avait déjà fait des arrangements en lui-même qui répondaient le mieux à ses goûts.

La mort du doyen, oncle de Cécile, avait réellement alarmé M. Monckton; il la voyait à regret abandonner la province de Suffolk, où il se regardait comme l'homme le plus considerable, tant par son mérite, que par son crédit ; et il redoutait le séjour de Londres, où il prévoyait

que nombre de rivaux, ses égaux par leurs talents et leurs richesses, ne tarderaient pas à se présenter, et à lui prodiguer des soins. Ces rivaux, plus jeunes et aussi confiants que lui, n'étant pas retenus par les mêmes liens, feraient tous leurs efforts pour lui plaire, et pouvaient fort bien réussir. La beauté et l'indépendance, qui se trouvent si rarement ensemble dans une jeune personne, ne manquent presque jamais de lui attirer une foule d'adorateurs; d'ailleurs, la maison de M. Harrel était renommée pour son élégance et les agréments dont on y jouissait. Malgré toutes ces considérations, bravant le danger, et se confiant à son ascendant, il résolut de ne point renoncer à son projet, convaincu que sa persévérance et son adresse ne pouvaient manquer d'en assurer le succès.

CHAPITRE II.

Un Argument.

MONSIEUR Monckton avait alors chez lui quelques amis qui étaient venus y passer les fêtes de Noël. Il attendait impatiemment Cécile, et courut pour l'aider à descendre de la voiture avant que M. Harrel eût pu mettre pied à terre. Il remarqua son air mélancolique, et fut charmé de voir que le voyage de Londres était si peu de son goût. Il la conduisit à la salle à manger, où milady Marguerite et ses amis l'attendaient. Celle-ci la reçut avec une froideur qu'on eût pu prendre pour impolitesse. Naturellement colère, et jalouse par la connaissance qu'elle avait d'elle-même, l'apparence de la beauté l'alarmait, et celle de l'enjouement lui déplaisait. Elle regardait avec défiance toutes les personnes pour lesquelles son mari

avait la moindre attention ; et ayant précédemment remarqué ses fréquentes visites chez le doyen, elle avait conçu une haine toute particulière pour Cécile, qui s'en etant apperçue, et n'en pouvant deviner ni connaître la cause, avait pris soin d'éviter d'avoir avec elle d'autres liaisons que celles que la bienséance et le voisinage exigeaient, se contentant de plaindre en secret le triste sort de son ami.

La compagnie qui se trouvait alors chez M. Monckton était composée d'une femme et de plusieurs hommes. La femme (mademoiselle Bennet) était, dans toute l'étendue du terme, l'humble compagne de milady Marguerite. D'une naissance obscure, mal élevée, l'ame basse, aussi peu sensible au mérite naturel qu'aux talents acquis, elle avait cependant fait de grands progrès dans l'art de flatter, et en connaissait toutes les petites ruses. N'ayant d'autre but que celui de se procurer, sans travail, une sorte d'aisance dans le monde, elle était devenue peu à peu l'esclave de

la maîtresse de la maison, recevant des affronts sans se plaindre, et se soumettant au mépris comme à la chose du monde la moins extraordinaire.

Parmi les hommes, le plus remarquable était M. Aresby, capitaine de milice, jeune homme qui croyait qu'un militaire devait nécessairement être galant: en conséquence, sans chercher en aucune façon à se rendre utile à sa patrie, il regardait une cocarde comme une preuve incontestable de mérite, et ne s'en était décoré que pour témoigner son dévouement au beau sexe, qu'il se croyait fait pour conquérir.

Un certain M. Morrice, qui, par les attentions les plus recherchées, tâchait de se faire distinguer, faisait là son pendant. Ce jeune homme suivait depuis quelque temps le barreau, où, quoiqu'il commençât à être connu, il ne devait pourtant ses succès ni à une habileté plus qu'ordinaire, ni à l'expérience qui en tient souvent lieu. Au respect le plus profond pour le rang et la fortune, il joignait une confiance en lui même, qu'au-

cune supériorité n'était capable d'humilier. Ses prétentions étaient soutenues d'un enjouement que nulle mortification ne pouvait diminuer ; et tandis que la souplesse de son caractère le garantissait d'avoir des ennemis, son empressement à obliger lui acquérait des amis auxquels il trouvait toujours le moyen d'être utile.

Il s'y rencontrait encore quelques autres gentilshommes du voisinage, ainsi qu'un vieillard qui, sans paraître faire la moindre attention au reste de la compagnie, se tenait à l'écart avec un air de mauvaise humeur.

Mais la principale figure de ce tableau était M. Belfield, grand jeune homme, d'une taille fine et déliée, dont tous les traits annonçaient une grande activité ; ses yeux étaient on ne peut pas plus vifs et plus spirituels. Destiné d'abord par son père au commerce, il y renonça bientôt, parce que son inclination l'élevait beaucoup au-dessus de cet état. Du mécontentement, il passa à la résistance, et finit par quitter la demeure de ses parents,

et

et entra au service : mais, passionné pour les beaux arts, et empressé d'acquérir de nouvelles connaissances, il ne tarda pas à s'appercevoir que ce métier n'était guère plus de son goût que celui auquel il s'était refusé. Il s'en dégoûta bientôt, se raccommoda avec son père, et s'adonna à l'étude des lois. Trop léger pour une application sérieuse, et trop dissipé pour une occupation pénible, il fit très-peu de progrès dans cette carrière. Et cette même pénétration, ainsi que cette force d'imagination, qui, si elles avaient été accompagnées de prudence, auraient pu l'élever à la première dignité de sa profession, étant malheureusement associées avec un grand fond d'inconstance et de caprice, ne servirent qu'à retarder sa marche, et à s'opposer à son avancement. Peu occupé, et n'ambitionnant pas de l'être davantage, sa fortune, très-médiocre, diminuant tous les jours, il ne lui resta que la stérile admiration des gens à la mode, laquelle se bornant à de simples politesses, ne lui laissa qu'une existence très-incertaine.

Caressé généralement et recherché avec empressement, il négligea ses propres intérêts, ne s'embarrassa guère de l'avenir, consacra tout son temps à la société, ses revenus au plaisir, et son esprit aux muses.

Je vous présente, dit M. Monckton, en conduisant Cécile dans la salle, un objet d'affliction dans cette jeune demoiselle, qui n'a jamais causé d'autre regret à ses amis que celui qu'ils éprouvent de son départ.

Si l'affliction, s'écria M. Belfield, en fixant sur elle un regard pénétrant, se montre sous un aspect pareil dans la partie du monde que vous habitez, qui voudrait jamais l'échanger contre le séjour le plus délicieux ?

Elle est divinement belle, rien de plus certain, ajouta le capitaine, feignant que cette exclamation lui échappait malgré lui.

Cécile, s'étant placée auprès de la maîtresse de la maison, commença tranquillement à déjeûner ; M. Morrice, le jeune jurisconsulte, se mit sans façon à ses côtés, tandis que M. Monckton, occupé

ailleurs, plaçait le reste de ses convives de manière à pouvoir s'y placer ensuite lui-même. S'adressant alors à Cécile, il lui dit: Nous allons vous perdre, et vous paraissez fâchée de nous quitter; cependant je crains qu'avant peu vous n'ayez oublié Bury, ses habitants et ses environs. Si vous le pensez, répondit Cécile, je crois que Bury, ses habitants et ses environs ne tarderont pas à m'oublier. Mais il paraît, dit M. Monckton, qu'on excuse aisément l'oubli de ses anciens amis, et qu'on regarde cette négligence comme une nécessité que différentes circonstances et une nouvelle position dans la société doivent faire pardonner. Quoique cette maxime ne soit pas encore ouvertement admise comme un précepte, elle est cependant si généralement confirmée par l'expérience, que ceux qui agissent différemment s'exposent à la critique du public, et à passer pour singuliers.

Il est donc heureux pour moi, répartit Cécile, que ma personne et mes actions soient assez peu connues de lui, pour ne

pas arrêter son attention. — Vous vous proposez donc, Madame, dit M. Belfield, au mépris de ces maximes, de n'avoir d'autre guide de votre conduite que les lumières de votre raison ?

Telle est ordinairement, repliqua M. Monckton, l'intention de tous ceux qui débutent dans le monde. Tout individu raisonnant dans son cabinet, a toujours des sentiments épurés, et la plus grande confiance dans ses propres forces; mais il n'est pas plutôt livré au tourbillon, que réfléchissant moins, et agissant davantage, il reconnaît la nécessité de se conformer aux usages reçus, et de suivre bonnement le chemin battu. Pardonnez-moi, s'écria M. Belfied; pour peu qu'il ait de courage, il s'en gardera bien; le chemin battu sera sûrement le dernier qu'un être raisonnable choisira.

On ne verra jamais que des gens ordinaires,
Dirigés & conduits par les règles vulgaires.

Maxime pernicieuse, très-pernicieuse, s'écria d'un air refrogné le vieillard qui

était assis dans un des coins de la salle.

Cette espèce de mépris pour les principes reçus, dit M. Monckton, sans faire la moindre attention aux propos du vieillard, est non-seulement excusable, mais louable; et vous avez, Belfield, un droit tout particulier à soutenir cette opinion. Cependant, eu égard au peu de gens qui vous ressemblent, on est rarement dans le cas de se prévaloir de cet exemple.

Et pourquoi rarement, ajouta Belfield? Parce que vos règles générales, vos coutumes reçues, vos formes de convenance, sont autant d'arrangements absurdes pour retarder, non-seulement les progrès du génie, mais l'usage même du discernement. Si l'homme osait agir par lui-même; si l'intérêt, les préjugés dont on l'a imbu, les préceptes éternels et les exemples n'offusquaient pas sa raison, et n'influaient pas sur sa conduite, qu'il serait excellent et admirable! *Combien infini par ses facultés! Combien semblable à Dieu par son esprit* (1)!

---

(1) HAMLET.

Tout ce que vous dites là, répliqua M. Monckton, n'est que le résultat d'une imagination exaltée, à laquelle les impossibilités ne paraissent que des difficultés, et celles-ci des encouragements à tout entreprendre, tandis que l'expérience nous démontre absolument le contraire. Elle nous enseigne que l'opposition d'un individu à l'opinion générale, est toujours dangereuse dans la pratique, et que l'évènement en est rarement heureux; peut être même ne l'est-il jamais sans un concours singulier de circonstances favorables, secondées par beaucoup d'habileté.

Je voudrais, répliqua Belfield, que tous les hommes, philosophes ou idiots, agissent par eux-mêmes. Alors, chacun se montrerait tel qu'il est; les tentatives plus fréquentes réussiraient, et la fureur d'imiter diminuerait; et le génie sentirait sa supériorité, et la sottise sa nullité. Alors, et alors seulement, nous cesserions d'être excédés de cette uniformité éternelle dans les mœurs et dans l'extérieur,

qui prévaut actuellement dans tous les états et dans toutes les conditions.

Le déjeûné étant fini, M. Harrel fit avancer sa chaise, et Cécile se leva pour prendre congé. Dans ce moment, M. Monckton eut quelque peine à cacher les craintes que lui causait son départ, et lui prenant affectueusement la main, il dit : J'imagine que vous refuserez à un ancien ami la liberté de vous faire sa cour à Londres, de peur que sa vue ne vous rappèle le souvenir des tristes moments que vous regretterez bientôt d'avoir perdus en province. Pourquoi me dites-vous cela, M. Monckton, s'écria Cécile? je suis sûre que vous ne sauriez le penser. Ces profonds scrutateurs du cœur humain, dit Belfield, sont de pauvres champions de la confiance ou de l'amitié. Ils sont en guerre ouverte avec tout sentiment qui n'est pas absolument dépravé, et font à peine quartier aux plus pures intentions, dès qu'ils soupçonnent qu'on pourrait avoir la moindre tentation d'y déroger.

Il est facile en théorie, dit M. Monckton,

de résister à la tentation; mais, si vous réfléchissez au grand changement que Miss Beverley éprouvera à la vue du nouveau théâtre où elle va débuter, des nouvelles connaissances qu'elle sera obligée de faire, et des nouvelles liaisons qu'elle formera, vous ne serez plus étonné qu'un ami qui s'intéresse à elle ait quelqu'inquiétude sur son compte. Ne rencontrerait-on pas des frippons, des escrocs, des trompeurs, enfin des malheureux de toute espèce et sous toutes sortes de dénominations qui guettent la jeunesse lorsqu'elle est riche, pour en faire leur dupe?

Partons, partons, s'écria M. Harrel: il est plus que temps que j'emmène ma belle pupille, puisque c'est là votre manière de lui peindre le lieu qu'elle va habiter.

Est-il possible, dit brusquement le capitaine en s'avançant vers Cécile, que cette demoiselle n'ait point encore essayé de Londres? Ensuite, adoucissant sa voix et la fixant en souriant, d'un air languissant, il ajouta: se peut-il qu'une

personne aussi divinement belle ait été confinée en province ? Ah ! quelle honte ! Comment pourrait-on avoir la cruauté de laisser rouiller dans une campagne un objet si charmant !

Cécile, pensant qu'un pareil compliment ne méritait d'autre réponse de sa part qu'une simple révérence, se tourna du côté de milady Marguerite, et lui dit : comptez-vous, madame, de venir à Londres cet hiver ? et en ce cas, oserais-je vous demander votre adresse, pour avoir l'honneur de vous rendre mes devoirs ? Je ne sais point encore ce que je ferai, répondit la vieille milady, avec sa mauvaise grace ordinaire.

Cécile serait sortie sur-le-champ, si M.r Monckton ne l'avait arrêtée, pour lui réitérer combien il redoutait les conséquences de son voyage. Soyez en garde, s'écria-t-il, contre toutes les nouvelles connaissances ; ne jugez personne sur les apparences ; ne formez aucune liaison à la hâte ; prenez tout le temps nécessaire pour connaître ceux qui vous entourent,

et souvenez-vous que vous ne sauriez apporter le moindre changement dans votre manière de vivre, sans courir risque de vous en trouver mal, plutôt que d'en tirer le moindre avantage. En conséquence, restez, autant qu'il se pourra, telle que vous êtes. Alors, plus vous verrez les autres femmes, plus vous serez contente de ne leur pas ressembler, et de ne pas être liée avec elles.

Quoi, M. Monckton! s'écria Belfield, est-ce vous qui donnez de pareils avis? Qu'est devenu votre système de conformité? Il me semble que vous prétendiez que tout le monde devait se conduire de même, et ne s'écarter jamais de la route ordinaire.

Je parlais, repliqua M. Monckton, du monde en général, et point en particulier de cette demoiselle. Y a-t-il quelqu'un qui la connaisse, et qui ait le bonheur de la voir, qui ne desire ardemment qu'elle reste, autant que cela se pourra à tous égards, telle qu'elle est à présent?

Je m'apperçois, du moins, répondit

Cécile, que dans le cas où je serais exposée à la flatterie, vous voulez, en m'y accoutumant d'avance, prévenir les mauvais effets qu'elle pourrait produire.

Eh bien! Miss Beverley, s'écria M. Harrel, après tout ce que vous venez d'entendre, ne redoutez-vous pas le voyage de Londres? et M. Mounckton est-il parvenu à vous en dégoûter? Si je n'avais pas plus de chagrin de quitter mes amis, repliqua Cécile, que je n'ai de crainte en me hasardant d'aller à Londres, combien ce voyage ne me serait-il pas facile et agréable!

Bravo! cria Belfield; je suis enchanté de voir que les discours de M. Monckton ne vous ayent point intimidée, ni convaincue que vous étiez à plaindre d'avoir le malheur d'être en même temps jeune, belle et riche. Hélas, pauvre enfant! dit douloureusement le vieillard qui était dans un coin, regardant fixement d'un air de pitié Cécile, qui témoigna quelque surprise, et fut la seule qui parut faire attention à lui.

Les civilités ordinaires que l'on a coutume de faire en pareille occasion se répétèrent, et le capitaine s'avança très-respectueusement pour présenter la main à Cécile; mais tandis que son éloquence muette se manifestait par ses mines gracieuses et ses profondes révérences, M. Morrice, feignant de ne pas s'appercevoir de son intention, se glisse adroitement entre eux deux, et saisit lui-même, sans l'en prévenir, la main de Cécile, tâchant cependant de couvrir sa témérité par un air très-respectueux. Le capitaine haussa les épaules, et se retira. M. Monckton, indigné de l'impudence de Morrice, et résolu de l'en punir, s'avança, et lui dit : de quel droit prétendez-vous vous arroger le privilège que me donne ma qualité de maître de la maison? Vous avez raison, répondit celui-ci; j'avais oublié que vous étiez membre du parlement, et qu'en conséquence vous aviez le droit incontestable de vous montrer jaloux de vos privilèges. Après quoi, faisant une profonde révérence à Cécile, il abandonna

abandonna sa main, tout aussi satisfait de la céder, qu'il l'avait été de la prendre.

M. Monckton, en la conduisant à sa voiture, lui demanda une seconde fois la permission de lui rendre ses devoirs à Londres. M. Harrel profita de cette occasion pour le prier de regarder sa maison comme la sienne; et Cécile lui témoignant sa reconnaissance de l'intérêt qu'il daignait prendre à elle, ajouta: j'espère, Monsieur, que vous voudrez bien m'honorer de vos conseils et de vos avis relativement à ma conduite, toutes les fois que vous me ferez la grace de venir me voir. C'était là précisément ce qu'il souhaitait. Il la conjura à son tour de l'honorer de sa confiance; et la saluant respectueusement, on se mit en voyage.

CHAPITRE III.

Une Arrivée.

A PEINE eurent-ils perdu de vue la maison, que Cécile témoigna sa surprise de la conduite du vieillard relégué dans un coin de la salle, dont le silence constant, l'éloignement du reste de la compagnie, et la distraction avaient fort excité sa curiosité. M. Harrel n'était guère en état de la satisfaire : il lui dit qu'il avait rencontré deux ou trois fois cet homme dans des lieux publics, où tout le monde était frappé de la singularité de ses manières et de son extérieur ; mais qu'il n'avait trouvé personne qui parût le connaître, et qu'il était tout aussi surpris qu'elle de voir un personnage de cette espèce chez M. Monckton. La conversation roula ensuite sur la maison qu'ils venaient de quitter. Cécile témoigna

avec chaleur la manière avantageuse dont elle pensait sur le compte de M. Monckton, combien elle lui était obligée de l'intérêt que, depuis sa plus tendre enfance, il n'avait cessé de prendre à ses affaires, et l'espoir qu'elle avait de retirer beaucoup de fruit des instructions et de l'amitié d'un homme qui connaissait si bien le monde.

M. Harrel parut très-satisfait du choix qu'elle avait fait d'un pareil conseil; car quoiqu'il ne le connût que peu, il savait cependant que c'était un homme riche et de bon ton, jouissant de l'estime générale. Ils plaignirent mutuellement sa triste situation, relativement à l'intérieur de sa maison; et Cécile témoigna bonnement son regret de l'aversion que milady Marguerite paraissait avoir conçue pour elle, aversion que M. Harrel imputa, avec assez de raison, à sa jeunesse et à sa beauté, sans soupçonner cependant qu'elle eût d'autre cause plus particulière que l'envie et le dépit qu'elle avait en général contre des agréments aux-

quels elle survivait depuis si long-temps.

Comme leur voyage touchait à sa fin, toutes les sensations tristes et désagréables que Cécile avait éprouvées en le commençant, firent place au bonheur qu'elle se promettait en revoyant bientôt son intime amie.

Dans ses premières années, Madame Harrel avait été la compagne des jeux de son enfance, et pendant sa jeunesse, sa camarade d'école; une conformité d'inclinations, fondée sur la douceur des caractères, les avait, de bonne heure, rendues chères l'une à l'autre, quoique leur ressemblance à d'autres égards ne fût plus la même. Madame Harrel, avec moins d'esprit et de bon sens que son amie, ne laissait pas d'être aimable et amusante. Sans être belle, elle plaisait par ses bonnes qualités; et si elle n'inspirait pas cet amour dont le respect doit être la base, elle faisait au moins naître ces goûts vifs qui en tiènent lieu.

Mariée depuis près de trois ans, elle avait, dès cette époque, tout-à-fait quitté

la province de Suffolck, et n'avait eu de commerce avec Cécile que par lettres. Leur entrevue fut tendre et affectueuse. La sensibilité du cœur de Cécile se manifesta par ses larmes, et la joie de Madame Harrel parut sur son visage. Après les premières expressions de leur affection, et les questions générales en pareil cas, Madame Harrel la pria de vouloir permettre qu'elle la conduisît dans la salle d'assemblée, où, ajouta-t-elle, vous trouverez quelques-uns de mes amis qui desirent ardemment de vous être présentés. J'aurais souhaité, lui dit Cécile, qu'après une si longue absence, nous eussions passé seules cette première soirée. Ce sont tous des gens de mérite, répondit-elle, très-impatients de vous voir, que j'ai rassemblés pour vous distraire et tâcher de vous faire oublier Bury.

Cécile, sensible à sa politesse, la suivit sans rien dire jusqu'à la porte de la salle, et vit avec surprise un appartement décoré avec magnificence, éclairé avec profusion, rempli de personnes très-parées,

occupées les unes au jeu, les autres à la conversation.

Cécile qui, d'après le mot d'amis, s'attendait à voir une compagnie choisie et peu nombreuse, rassemblée uniquement pour jouir des douceurs d'un entretien familier, recula involontairement à la vue de tout ce monde, et eut à peine la force d'entrer. Cependant, Madame Harrel la prenant par la main, la présenta à l'assemblée, dont elle lui nomma tous les individus (formalité qui lui parut inutile, tous ces noms lui étant aussi étrangers que les personnes, et qui ne fit qu'accroître son embarras). Mais son bon sens, et une dignité qui lui était naturelle, lui ayant appris de bonne heure à distinguer la modestie de la fausse honte, elle se remit bientôt; et après avoir prié Madame Harrel de demander excuse à la compagnie sur son négligé, elle s'assit entre deux jeunes demoiselles.

L'habit de voyage que portait Cécile, quoique fort simple, lui seyait à merveille: son air noble et décent, les grâces

de sa figure, ce que l'on savait de son état et de sa fortune, tout prévenait en sa faveur, et lui attira les regards de l'assemblée. Les hommes louèrent tout bas sa beauté naïve, les femmes lui pardonnèrent d'être belle, à cause de sa modestie et de son air un peu provincial.

Quoiqu'elle vît la capitale pour la première fois, notre héroïne n'en ignorait pourtant pas entièrement les usages; elle avait passé sa vie dans la retraite et non dans la solitude; et depuis plusieurs années elle était chargée de faire les honneurs de la maison de son oncle, qui recevait les personnes les plus distinguées de la province. On y parlait souvent de Londres, et de ce qui s'y passait d'intéressant; et c'était dans cette compagnie que Cécile avait acquis des idées sur le monde et la société, et perdu un peu de cette extrême timidité qui est le partage des jeunes personnes élevées à la campagne.

En conséquence, elle regardait tour-à-tour les deux jeunes demoiselles entre

lesquelles elle se trouvait placée, avec le desir d'entrer en conversation avec elles. Mais la plus âgée, Mademoiselle Larolles, s'entretenait sérieusement avec son voisin; et la plus jeune, Mademoiselle Leeson, déconcerta toutes ses avances par l'air froid et sérieux avec lequel elle la fixa chaque fois qu'elle cherchait à lui adresser la parole.

N'étant donc interrompue que par quelques paroles que M. et Madame Harrel lui disaient par politesse, Cécile, qui aimait à observer, réfléchissait en silence, lorsque la personne qui parlait à Mademoiselle Larolles, étant sortie de la salle, celle-ci se tourna tout-à-coup de son côté, et lui dit : Il faut avouer que M. Meadows est on ne peut pas plus singulier; croiriez-vous qu'il soutient que sa santé ne lui permettra pas de se trouver à l'assemblée de milady Nyland? Quelle ridiculité !

Cécile, surprise d'une attaque aussi imprévue, se contenta de l'écouter en silence. Vous y viendrez sans doute, ajouta-

t-elle? Non, Mademoiselle; je n'ai point l'honneur d'être connue de milady. Oh! cela n'y fait rien, repliqua-t-elle; Mad. Harrel l'instruira que vous êtes à Londres, et vous pouvez être sûre qu'elle vous enverra un billet : alors rien ne vous empêchera d'y aller. Un billet, répéta Cécile; n'est-on admis chez milady Nyland que par billet? Juste ciel! s'écria Mademoiselle Larolles, en riant de toutes ses forces, ne comprenez-vous pas ce que je veux dire? Ce qu'on appèle ici un billet, est une carte de visite, avec le nom de la personne, et nous donnons le même nom à toutes celles d'invitation. Cécile la remercia de cette explication : après quoi Mademoiselle Larolles lui demanda combien de milles elle avait faits depuis le matin. Soixante et treize, répondit Cécile; et j'espère qu'une aussi longue course servira à faire excuser mon habillement. Oh! vous êtes au mieux, dit l'autre; pour moi, je ne fais jamais attention à la parure. Vous ne sauriez vous imaginer ce qui

m'arriva l'année passée. Savez-vous que je vins à Londres le 20 de Mars? Cela n'était-il pas désespérant? Cela peut être, répartit Cecile; mais ce qu'il y a de certain, c'est que je ne saurais dire pourquoi.

Vous ne sauriez dire pourquoi? répéta Mademoiselle Larolles. Comment, ne savez-vous pas que ce jour-là fut celui du grand bal masqué de mylord Dariens? Je n'aurais pas voulu le manquer pour toute chose au monde. Je n'ai jamais eu autant d'impatience que dans ce malheureux voyage. Nous n'arrivâmes à Londres qu'excessivement tard, et vous saurez qu'alors je n'avais ni billet, ni habit. Concevez quel devait être mon embarras. Eh bien, j'envoyai chez toutes mes connaissances pour tâcher de me procurer un billet; toutes répondirent qu'il était impossible d'en avoir. Je crus que je deviendrais folle. Environ dix à onze heures, une jeune demoiselle, mon intime amie, par le plus grand bonheur du monde, se trouva tout-à-coup assez mal; desorte que ne pouvant faire usage du

sien, elle me l'envoya. Cela n'était-il pas charmant? Pour elle, *extrêmement!* répartit Cécile en riant. Eh bien! continua-t-elle, j'étais si joyeuse, que je savais à peine ce que je faisais; je me tournai de tant de côtés, que je me procurai un des plus jolis habits de bal que vous ayez jamais vus: si vous vous donnez la peine de passer chez moi une matinée, je vous le montrerai. Cécile, peu préparée à une invitation aussi brusque, fit une inclination de tête sans rien dire; et Mademoiselle Larolles, trop heureuse de parler sans être interrompue, loin de s'offenser de son silence, continua son récit.

Nous en sommes actuellement au plus fâcheux de l'avanture. Pensez donc que tout étant prêt, je ne pus jamais avoir mon coëffeur. Je le fis chercher par toute la ville; on ne le trouva nulle part; je crus que je mourrais de chagrin: je vous assure que je pleurai tant, que, si je n'avais pas eu un masque, je n'aurais jamais osé me montrer. Enfin, après avoir essuyé

cette abominable fatigue, je fus réduite à me laisser coëffer par ma femme-de-chambre, de la manière du monde la plus simple, et de façon à ne point être remarquée. Pouvait-il jamais m'arriver rien de plus mortifiant? Certainement, répondit Cécile; il me paraît que cela l'était assez pour vous rappeler avec chagrin la maladie de la jeune demoiselle qui vous avait envoyé son billet. Leur conversation fut interrompue par Mad. Harrel, qui s'avança vers Cécile, suivie d'un jeune homme d'une figure sérieuse et d'un extérieur modeste. Pardon, si je vous dérange, lui dit-elle; mais mon frère vient de me reprocher d'avoir présenté toute la compagnie à miss Beverley sans avoir pensé à lui.

Je ne saurais me flatter, dit M. Arnott, d'avoir conservé quelque part dans le souvenir de miss Beverley. Pour moi, quoique j'aie quitté depuis long-temps la province de Suffolck, je suis cependant bien convaincu qu'après cet espace de temps, grandie et formée comme elle l'est, je

je l'aurais tout de suite reconnue. Je me rappèle bien, dit Cécile, que lorsque vous quittâtes la province, je crus avoir perdu l'un de mes meilleurs amis. Cela serait-il possible ? reprit M. Arnott, de l'air du monde le plus satisfait. Pouvez-vous en douter, et n'avais-je pas raison? N'étiez-vous pas toujours mon défenseur, mon camarade d'amusements, mon appui dans toutes les occasions ?

Madame, s'écria d'un ton railleur un homme entre deux âges, qui les écoutait, si vous l'aimiez parce qu'il était votre défenseur, votre camarade et votre soutien, je vous prie de m'aimer aussi : je vous promets de vous en servir. Vous êtes trop bon, répondit Cécile ; actuellement, je n'ai plus besoin de défenseur. C'est dommage, car M. Arnott me paraît très-disposé à s'acquitter encore de cet emploi : il n'aurait besoin que de rétrograder de quelques années pour revenir à celles de l'enfance. Ah, plût au ciel! dit M. Arnott: ces jours ont été les plus fortunés de ma vie.

Mademoiselle Larolles, pour qui toute conversation où il n'était pas question d'elle devenait ennuyeuse, se leva; et M. Gosport ayant pris sa place, continua sur le même ton. J'ai souvent desiré, dit-il, que dans les assemblées nombreuses telles que celle-ci, après la première demi-heure destinée aux complimens, il fût permis de proposer quelque jeu d'exercice auquel chacun prendrait part : cela vaudrait bien les cartes, la médisance, les modes, l'histoire du jour, et toutes les sottises dont nous faisons notre amusement dans la capitale.

Cécile, quoique surprise d'une telle sortie contre la société de ses amis, et de la part d'un homme qui en était, n'eut rien à répondre à sa critique. L'assemblée se sépara un moment après, et le reste de la soirée fut consacré à l'amitié, aux tendres caresses et aux doux souvenirs. Les deux amies s'entretinrent long-temps de leurs premières années, et ne se séparèrent qu'à regret.

CHAPITRE IV.

Une Esquisse du bon ton.

EMPRESSÉE de reprendre une conversation qui lui avait fait tant de plaisir, Cécile, oubliant la fatigue de son voyage et le peu qu'elle avait dormi, se leva avec le jour, et dès qu'elle fut habillée, elle se rendit, sans perdre de temps, à la salle à manger.

Elle n'avait pas eu plus d'impatience d'y entrer, qu'elle n'en eut bientôt d'en sortir; car, quoique peu surprise d'y avoir précédé son amie, le desir d'y attendre son arrivée fut bientôt ralenti en trouvant que le feu était à peine allumé, et que la chambre, en désordre, n'était point encore échauffée. A dix heures, elle fit une nouvelle tentative : la salle était rangée, mais il n'y avait personne. Elle se retirait pour la seconde fois, lorsque M. Arnott, qui arrivait, l'engagea

à rester. Il lui témoigna sa surprise de ce qu'elle s'était levée si matin, de manière à prouver le plaisir qu'il avait de la voir ; ensuite, reprenant la conversation de la veille, il parla assez vivement du bonheur des jours de son enfance, rappela les moindres circonstances des amusements qu'ils avaient partagés, et s'arrêta avec complaisance sur certains petits détails d'un ton à prouver combien ce récit lui était agréable. Ils ne cessèrent de s'en entretenir qu'à l'arrivée de Mad. Harrel ; et alors la conversation devint plus animée et plus générale.

Pendant le déjeûné, l'on annonça à Cécile la visite de Mademoiselle Larolles, qui s'approcha de l'air dont elle aurait abordé une ancienne amie ; elle lui prit la main, et l'assura qu'elle n'avait pu différer plus long-temps de se procurer l'honneur de la voir.

Cécile, étonnée de cet excès de politesse de la part d'une personne qu'elle connaissait à peine, reçut son compliment avec un peu de froideur ; mais, Mademoiselle

Larolles, sans s'embarrasser de son air, continua de lui exprimer le desir ardent qu'elle avait depuis long-temps de la connaître, lui dit qu'elle espérait la voir fréquemment; assurant que rien au monde ne lui ferait plus de plaisir, et la pria de permettre qu'elle lui recommandât sa marchande de modes. Je vous assure, continua-t-elle, qu'elle a tout Paris à sa disposition : vous y verrez les plus charmants bonnets, les plus magnifiques garnitures; ses rubans sont toujours du meilleur goût. Rien au monde de si dangereux que sa boutique : je n'entre jamais chez elle que je ne sois sûre d'en sortir ruinée. Je vous y mènerai ce matin, si vous voulez.

Je vous remercie, dit Cécile; si sa connaissance est si redoutable, je ferai mieux de n'y pas aller. Cela est impossible; on ne saurait vivre sans elle. Il est vrai qu'elle est horriblement chère; mais doit-on s'en étonner? Elle fait de si jolies choses, qu'on ne peut trop les payer. Mad. Harrel ayant joint sa recommandation

à la sienne, la partie fut arrangée; et les dames, accompagnées de M. Arnott, se rendirent chez la marchande de modes.

Ce fut là où Mademoiselle Larolles recommença ses louanges et ses extases: elle examina avec un plaisir inexprimable les ajustements qu'on étala, demanda le nom des personnages auxquels ils étaient destinés, les entendit nommer avec envie, et soupira avec toute l'amertume de l'humiliation, de ce qu'elle n'était pas assez riche pour acheter presque tout ce qu'elle voyait.

Leurs emplètes finies, ils visitèrent encore plusieurs manufactures de ce genre, et Mademoiselle Larolles prodigua par-tout les mêmes éloges et les mêmes desirs de tout acquérir. Après l'avoir ramenée chez elle, Madame Harrel et son amie rentrèrent pour le dîner, celle-ci se félicitant de passer la soirée tête-à-tête avec elle. Mais non, dit Madame Harrel, cela ne se peut pas; car j'attends du monde ce soir. — Encore du monde ce soir? — Oui: ne vous épouvantez pas; la com-

pagnie sera peu nombreuse, tout au plus quinze à vingt personnes. Regardez-vous quinze à vingt personnes comme une compagnie peu nombreuse, répartit Cécile en souriant? Il n'y a pas bien long-temps que vous et moi l'aurions trouvée tout autrement. Oh! vous parlez du temps où je vivais en province, répartit Madame Harrel; quelle idée pouvais-je alors me former de la compagnie ou des sociétés?

La compagnie était, comme la veille, composée de gens inconnus à Cécile, à l'exception de mademoiselle Leeson, qui se trouva placée à côté d'elle, et dont l'aspect froid l'obligea de nouveau à observer le silence. Elle fut cependant surprise qu'une demoiselle qui paraissait décidée à n'être amusée, et à n'amuser personne, eût quelque envie de se montrer deux fois de suite dans une assemblée où rien ne semblait l'intéresser. M. Arnott vint la dédommager du silence de sa voisine: il l'entretint encore des amusements de leur enfance, dont le souvenir lui était cher; et quoiqu'elle essayât de

changer de sujet, il y revint toujours avec une espèce d'obstination.

Lorsque la compagnie se fut retirée, M. Arnott étant resté seul avec les dames, Cécile, surprise de ne point voir M. Harrel, demanda de ses nouvelles, et observa qu'il n'avait point paru de toute la journée. Oh! s'écria sa femme, vous en êtes étonnée? cela arrive continuellement. Il dîne ordinairement au logis; sans cela, je ne le verrais jamais. Réellement? Et à quoi emploie-t-il son temps? C'est ce que je ne saurais vous dire, car il ne me consulte jamais là-dessus; cependant j'imagine qu'il l'emploie à peu près de même que ses pareils.

Ah! Priscilla, s'écria Cécile, d'un ton sérieux, je ne m'attendais guère à vous trouver aussi changée, et que vous eussiez adopté en si peu de temps les maximes des femmes du bon ton. Des femmes du bon ton, répéta madame Harrel! eh bien, ma chère, je suis l'usage établi parmi les personnes de mon état. On ne saurait, je pense, trouver rien à redire à

mon genre de vie. Miss Beverley, dit tout bas M. Arnott, vous donnerez, j'espère, l'exemple aux autres, et vous ne le prendrez jamais d'eux. Un moment de silence suivit cette conversation, et bientôt ils se séparèrent.

Le lendemain matin, Cécile ne manqua pas d'employer son temps d'une manière plus utile que la veille ; et sans s'amuser à parcourir la maison pour chercher une compagne qu'elle était sûre de n'y pas trouver, elle se fit un plan d'occupation qui devait remplir ses moments de loisir, et la lecture dans laquelle elle se promettait de trouver de l'instruction et de l'amusement fut pour elle la ressource qui lui parut la plus assurée au milieu de l'ennui et des inutilités de la société.

On était encore à déjeûner, lorsqu'on reçut une nouvelle visite de mademoiselle Larolles. Je suis venue, s'écria-t-elle vivement, pour courir avec vous à l'*auction* (1) de mylord Belgrade; tout l'univers

(1) Vente de meubles.

y sera, et nous entrerons au moyen de nos billets. Vous ne sauriez vous figurer la foule qu'il y aura. Qu'est-ce qu'on y vendra! demanda Cécile. Oh! tout ce qu'on peut imaginer; des maisons, des écuries, de la porcelaine, des dentelles, des chevaux, des bonnets, toutes sortes de choses. Et vous proposez-vous d'y faire quelque emplette? — Mon Dieu! non; mais on est bien aise de voir tout cela. Cécile la pria de vouloir bien l'excuser, si elle se dispensait de l'accompagner. Non, je ne saurais y consentir, s'écria Mademoiselle Larolles, il faut que vous y veniez; je vous assure qu'il y aura la plus terrible foule que vous ayez jamais vue de votre vie. Je suis certaine que nous y serons à moitié étouffées à force d'être pressées. Cette expectative, dit Cécile, est peu flatteuse, et ne saurait avoir beaucoup d'attrait pour une pauvre provinciale nouvellement débarquée: il faudrait, pour en sentir tout le prix, que j'eusse passé plus de temps dans la capitale. Oh! venez, car ce sera sûrement l'*auction* la

plus fameuse de cette saison. Je ne saurais imaginer, madame Harrel, le parti que prendra la malheureuse milady Belgrade; j'apprends que les créanciers ont saisi tout ce qui restait. Ces gens-là sont, à mon gré, la plus cruelle engeance qu'il y ait au monde; ils lui ont saisi jusqu'à ces belles boucles de souliers que nous lui connaissions. Pauvre femme! je vous déclare que j'aurai le cœur déchiré en les voyant exposées en vente: sur ma parole rien de plus révoltant. Je n'en ai encore pas vu d'aussi bien travailliées. Mais, allons, il est tard. Si nous ne partons pas sur-le-champ, nous ne pourrons jamais entrer.

Cécile la pria de nouveau de l'excuser, et de la dispenser de l'accompagner, ajoutant qu'elle était décidée à rester au logis. Au logis, ma chère! repartit madame Harrel; cela ne se peut pas; il y a plus d'un mois que nous avons promis à madame Mears, et elle m'a priée de vous engager à être de la partie. J'attends à tout instant qu'elle viène elle-même, ou qu'elle vous envoie un *billet* d'invitation.

Il est bien malheureux pour moi, dit Cécile, que vous ayez dans ce moment un si grand nombre d'engagements; je me flatte, du moins, que vous n'en aurez point pour demain. Pardonnez-moi : demain nous serons chez madame Elton. Encore demain? Et combien cela durera-t-il? Dieu, le sait! Je vous montrerai ma liste.

Alors elle tira de sa poche un petit livre qui contenait les noms des différentes personnes auxquelles elle avait promis. Il y en avait au moins pour trois semaines. Je les efface, dit-elle, à mesure que ces promesses sont remplies, et j'y substitue les nouvelles; cela nous mènera, je crois, jusqu'à l'anniversaire de la naissance du roi.

Cette liste ayant été examinée et commentée par mademoisselle Larolles, et parcourue avec étonnement par Cécile, on la remit à sa place, et les deux dames s'en furent à l'*auction*, permettant cependant pour cette fois à Cécile de ne pas les suivre.

Elle retourna à son appartement tout

aussi

aussi peu satisfaite de la conduite de son amie que de sa position. L'éducation qu'elle avoit reçue lui ayant inspiré de bonne heure le plus grand respect pour les préceptes salutaires de la religion et les règles fondamentales de la plus exacte probité, lui avait en même temps fait envisager une continuelle dissipation comme un acheminement au vice, et la prodigalité comme un avant-coureur de l'injustice. Accoutumé depuis long-temps à voir madame Harrel dans la solitude qu'elles avaient habitée ensemble, lorsque les livres faisaient leur principal amusement et leur société mutuelle leur plus grand bonheur, le changement qu'elle remarquait dans sa façon de penser et d'agir, la surprenait autant qu'il l'affligeait. Elle la voyait devenue insensible à l'amitié, indifférente pour son mari, et ne s'occupant jamais de soins domestiques; la parure, la compagnie, les parties de plaisir et les spectacles paraissaient non-seulement prendre tout son temps, mais être encore l'objet de tous ses desirs. Cécile,

dont le caractère noble et généreux ne respirait que la bienveillance et le goût sincère de toutes les vertus, fut cruellement mortifiée de cette métamorphose. Elle eut cependant assez de raison pour s'abstenir de lui en faire des reproches, convaincue que l'unique effet qu'ils puissent produire sur un cœur insensible, c'est de changer l'indifférence en aversion.

Dans le fond, celui de madame Harrel était honnête, quoique sa vie fût très-dissipée. Mariée fort jeune, elle avait passé tout d'un coup de la tranquillité d'une petite ville de province au tumulte de la capitale, et s'était trouvée maîtresse d'une des maisons les plus élégantes de la place de Portman, jouissant d'une fortune considérable, et femme d'un homme dont la conduite lui prouva bientôt le peu de cas qu'il faisait du bonheur domestique. Engagée dans un cercle continuel de sociétés et d'amusements, son esprit qui n'était pas des plus solides, se laissa bientôt éblouir par l'éclat de sa situation; elle adopta facilement les maximes géné-

rales des gens du monde, et n'eut bientôt plus d'autre desir que de surpasser ses égales par sa parure et sa dépense.

Le doyen de ***, en choisissant M. Harrel pour l'un des tuteurs de sa nièce, avait simplement cherché à satisfaire le penchant qu'il supposait qu'elle aurait à vivre avec son amie: il le connaissait très-peu. il l'avait ouï souvent nommer, et avait seulement des liaisons avec sa famille; ce qui, sans chercher à en savoir davantage, lui parut suffisant pour présumer que ce tuteur conviendrait aussi bien qu'un autre à miss Beverley.

Il avait été plus circonspect dans le choix des deux autres. Le premier, M. Delville, était un homme de très-grande naissance, et d'une probité reconnue; le second, M. Briggs, avait passé sa vie dans le commerce, où il avait déjà amassé une fortune immense; il n'avait pas de plus grand plaisir que celui de l'augmenter. Il se promettait, en conséquence, des sentiments nobles et généreux du premier, que sa nièce se-

rait protégée, et à l'abri de toute imposition; et vu l'expérience de M. Briggs en matière d'intérêt, et son habileté dans les affaires, il attendait de ses soins que sa fortune, tant qu'elle resterait entre ses mains, ne manquerait pas de prospérer. De cette manière, il se flattait d'avoir également pourvu à ses plaisirs, à sa sûreté, et à la conservation de son bien.

Lorsque Cécile descendit pour dîner, M. Harrel lui présenta le chevalier Robert Floyer comme son plus intime ami. C'était un homme d'environ trente ans, ni beau ni laid; tout ce qui le distinguait, c'était une assurance à toute épreuve, des manières libres, un air fier, un ton dédaigneux et brusque; il montrait tous les vices des hommes à la mode, sans en avoir les grâces ni la politesse.

Au moment où miss Beverley parut, elle devint l'objet de son attention. Il ne la fixait cependant point avec cette admiration qu'on doit à la beauté, ni même avec l'air de curiosité que s'attire ordinairement la nouveauté; mais avec le regard d'un obser-

vateur exact, tel que celui d'un homme qui, sur le point de conclure un marché, considère et cherche à découvrir les défauts de la chose qu'il se propose d'acquérir.

Cécile, peu accoutumée à un tel examen, rougit, et chercha à éviter les yeux d'un homme dont les discours lui plurent encore moins que les regards; il ne parla que de courses de chevaux, des pertes qu'il avait faites au jeu et des disputes qu'elles avaient occasionnées; objets qui l'amusèrent d'autant moins, qu'ils lui étaient absolument nouveaux. D'ailleurs, il les entremêla d'épisodes qui avaient trait à quelques beautés célèbres du jour, à des bruits sourds de banqueroutes prochaines, et plaisanta sur des divorces récents; choses qui furent encore plus désagréables pour elle, parce qu'elles lui étaient encore moins intelligibles. Fatiguée à la fin de ses anecdotes peu intéressantes, et révoltée des sujets qu'il choisissait pour le but de ses railleries, elle attendait avec impatience le moment où elle pourrait se retirer: mais madame Harrel, moins

impatientée parce qu'elle s'amusait, n'était point d'humeur à quitter si-tôt la partie; elle fut obligée de rester jusqu'au moment où il fallut partir pour remplir leur engagement avec madame Mears.

En se rendant au logis de cette dame, dans le vis-à-vis de madame Harrel, persuadée que son amie pensait comme elle sur le compte du chevalier Baronnet, elle témoigna hautement et sans préambule, combien elle désaprouvait tout ce qu'il avait dit. Madame Harrel, loin de répondre à son attente, lui répliqua froidement: je suis fâchée que vous ne le goûtiez pas; car il vient presque tous les jours au logis.

Serait-il possible qu'il vous plût? Extrêmement: il est très-amusant, fort aimable, et connaît le monde. Que vous le louez avec discernement! s'écria Cécile; il vous faudrait bien du temps pour imaginer une nouvelle louange propre à grossir son panégyrique.

Madame Harrel, satisfaite d'en avoir parlé si avantageusement, ne chercha point à entreprendre son apologie, et changea

de conversation. Cécile quoiqu'affligée de ce que le mari de son amie avait si mal placé sa confiance, se flatta pourtant que l'indulgence de sa femme ne venait que de l'envie qu'elle avait d'excuser une intimité qu'elle n'osait désaprouver.

CHAPITRE V.

Une Assemblée.

MADAME Mears, dont le caractère n'avait rien de singulier ni de remarquable, les reçut avec les formalités d'usage en pareille occasion. Madame Harrel ne tarda pas à se mettre au jeu ; et Cécile, qui refusa de suivre son exemple, fut se placer a côté de mademoiselle Leeson, qui se leva pour lui rendre la révérence qu'elle lui avait faite en l'abordant ; après quoi elle ne daigna pas seulement la regarder.

Quoique Cécile aimât beaucoup la conversation, et fût née pour la société, elle était cependant trop réservée pour se hasarder de parler à une personne qui répondait si mal à ses avances ; en conséquence, elles gardèrent toutes deux le plus profond silence, jusqu'au moment ou le

chevalier Robert Floyer, M. Harrel et M. Arnott entrèrent ensemble dans l'appartement, et s'avancèrent tout de suite vers Cécile.

Se peut-il, miss Beverley, s'écria M. Harrel, que vous ayez refusé de faire une partie ? Je souhaiterais fort, ajouta M. Arnott, pouvoir penser que miss Beverley n'aimât pas le jeu; puisqu'en pareil cas j'aurais du moins l'avantage d'avoir quelque chose de commun avec elle. Je ne joue que bien rarement, répondit Cécile, et par conséquent très-mal. Oh ! il faut que vous preniez quelques leçons, dit M. Harrel, je suis sûr que le chevalier Floyer se fera un honneur de vous en donner.

Le chevalier, qui s'était placé vis-à-vis d'elle pour la fixer plus à son aise, fit une légère inclination de tête.

Je serais une bien mauvaise écolière, répondit Cécile; car, outre l'application, je manquerais encore de volonté. Oh ! cela changera, dit M. Harrel: vous n'avez encore été que trois jours avec nous; je

vous attends au bout de trois mois, et alors nous verrons la différence. Je ne le souhaite pas, s'écria M. Arnott; j'espère au contraire qu'il n'y en aura aucune.

M. Harrel ayant été joindre d'autres personnes, et M. Arnott trouvant tous les sièges voisins de celui de Cécile occupés, fit le tour, et fut se placer derrière elle, où il resta patiemment pendant tout le reste de la soirée. Le chevalier, de son côté, conserva son poste, et, sans se donner la peine d'articuler un seul mot, ne cessa de tenir les yeux attachés sur elle.

Cécile, piquée de son impudence, tourna la vue de tous côtés pour se dérober à ses regards. Son embarras prêtant un nouvel éclat à sa beauté, ne servit qu'à redoubler une attention qui sans cela aurait pu se lasser. Elle fut presque tentée de tourner sa chaise et de se mettre vis-à-vis de M. Arnott. Cependant, quelqu'envie qu'elle eût de témoigner son mécontentement au chevalier, elle n'osa le faire; elle ne savait pas encore qu'il fût permis de s'entretenir en particulier avec quelqu'un, dans une nombreuse assemblée.

Placée aussi désagréablement, elle trouva peu de ressources dans le voisinage de M. Arnott, le desir qu'il avait de s'entretenir avec elle étant absolument reprimé par une impulsion involontaire et inquiétante, qui le forçait à observer attentivement les regards et les mouvements du chevalier. A la fin, ennuyée de rester toujours dans cette position fâcheuse, elle prit le parti de chercher à lier conversation avec mademoiselle Leeson. La difficulté était de savoir comment s'y prendre; elle ne connaissait aucune des liaisons de cette demoiselle, ou de ses amies, et n'était point instruite de sa façon de penser; le son de sa voix même lui était étranger, et son air froid la glaçait. Comme il ne lui restait pourtant que cette seule ressource, elle résolut de la tenter, aimant mieux s'exposer à ses regards peu engageants, que d'être continuellement déconcertée par ceux du chevalier.

Après une mûre délibératiou sur le sujet qu'elle choisirait, elle se rappela que mademoiselle Larolles avait été présente à

leur première entrevue, et il lui parut assez vraisemblable qu'elles se connussent. En conséquence, se penchant en avant, elle hasarda de lui demander si elle avait vu depuis peu cette jeune demoiselle.

Mademoiselle Leeson, d'une voix qui n'annonçait ni satisfaction ni mécontentement, lui répondit tranquillement : non, mademoiselle. Cécile, découragée par le laconisme de cette réponse, garda quelque temps le silence ; mais la constance du chevalier à la fixer, excita la sienne à tâcher d'éviter ses yeux ; elle s'évertua au point d'ajouter : madame Mears attend-elle ici ce soir mademoiselle Larolles? Mademoiselle Leeson lui repliqua gravement, sans lever la tête : je ne sais pas, mademoiselle. Elle se trouvait après cela absolument au bout de son rôle, et ne savait plus de quoi lui parler : car elle n'imagina plus aucune autre question à pouvoir lui faire, relativement à mademoiselle Larolles.

Cécile avait peu d'expérience du monde ; mais ce qu'elle en avait appris, elle le

savait

savait bien, et ses observations l'avaient convaincue que, pour les gens du monde, les spectacles et les lieux d'assemblée étaient une source intarissable de conversation. Elle espéra donc qu'en traitant un pareil sujet, elle réussirait mieux qu'elle n'avait fait jusqu'alors; et comme ceux qui ont passé plus de temps dans la province qu'à Londres ne trouvent rien d'aussi intéressant que le théâtre, elle saisit avec avidité cette idée, et lui demanda si l'on avait donné depuis peu quelque nouveauté. Mademoiselle Leeson lui répondit avec autant de sécheresse que la première fois : je ne saurais vous le dire.

Il se fit ici une autre pause; le courage de Cécile se trouva considérablement ralenti; mais venant par hasard à se rappeler le nom d'Almack, elle s'arma de courage, et se félicitant en elle-même de pouvoir lui parler d'une maison trop fréquentée de la bonne compagnie pour qu'on pût ne pas la connaître, elle lui demanda d'un ton un peu plus assuré, si elle n'était pas

du nombre des abonnés. Oui, mademoiselle. Y allez-vous régulièrement? Non, mademoiselle. Après quoi elles observèrent le plus profond silence.

Rebutée du mauvais succès de ses différentes questions particulières, elle imagina qu'une autre plus générale obtiendrait une réponse moins laconique; elle lui demanda donc quel était pour la saison l'amusement le plus à la mode, et le spectacle le plus fréquenté.

Cette question, à laquelle il était aussi facile de répondre qu'à aucune de celles qui l'avaient précédée, eut pour toute réplique: en vérité je l'ignore.

Cécile commença à désespérer de ses tentatives, et pendant quelques minutes à y renoncer comme étant inutiles; ensuite, réfléchissant sur la frivolité des questions qu'elle lui avait faites, elle fut plus indulgente pour ses réponses, et elle finit par se persuader qu'elle s'était trompée en prenant pour stupidité ce qui n'était que mépris, et à être moins fâchée contre mademoiselle Leeson, que confuse de sa

propre erreur. Dans cette idée, elle fit encore une épreuve de ses talents pour les questions, et la pria d'excuser la liberté qu'elle osait prendre, et de vouloir permettre qu'elle lui demandât s'il paraissait quelque production littéraire de son goût, qu'elle jugeât valoir la peine d'être lue.

Alors mademoiselle Leeson leva les yeux et la regarda d'un air qui annonçait qu'elle doutait si elle avait bien entendu; et lorsque la contenance attentive de Cécile lui prouva qu'elle ne s'était pas trompée, son insensibilité fit place pour quelques instants à la surprise ; et avec un peu plus de vivacité qu'elle n'en avait encore montré, elle repartit : en vérité, je ne me mêle point du tout de cela.

Cécile, tout-à-fait déconcertée, presque fâchée contre elle-même, et très-irritée contre sa silencieuse voisine, se promit bien que rien ne serait plus capable à l'avenir de l'engager à renouveller une pareille épreuve.

Heureusement elle fut alors délivrée de l'attention mal-honnête du chevalier, qui,

satisfait de l'avoir si long-temps considérée, s'approcha de M. Harrel, le prit par le bras, et ils sortirent ensemble.

M. Gosport vint alors aborder Cécile, (c'était un homme d'esprit, un peu satyrique, bon observateur, et qui parlait avec facilité); il lui dit, de manière à n'être pas entendu de mademoiselle Leeson : il y a déjà quelque temps que je désirais de vous aborder; mais la crainte que j'avais que vous ne fussiez déjà trop étourdie du babil de votre belle voisine, m'a empêché d'entrer en conversation. Vous voulez, repartit Cécile, vous moquer de ma démangeaison de parler, et vous avez raison; car je conviens que le peu de succès de mes tentatives les rend assez ridicules. Ne savez-vous donc pas encore, ajouta-t-il, qu'il existe de certaines jeunes demoiselles qui se sont prescrit la loi de ne jamais parler qu'à leurs intimes amies? Mademoiselle Leeson est de ce nombre; et jusqu'à ce que vous soyez initiée dans sa coterie, vous ne sauriez espérer de lui entendre prononcer un seul mot composé de plus

de deux syllabes. Les demoiselles qu'on nomme du bon ton, dont la ville est actuellement infectée, sont divisées en deux classes, qui sont celles qui *affectent la gravité*, et celles qui se piquent de *volubilité*. Les premières, du nombre desquelles est Mademoiselle Leeson, sont silencieuses, méprisantes, froides, affectées, et se font un devoir de ne converser qu'avec leurs semblables. Les autres, telles que Mademoiselle Larolles, sont étourdies, communicatives, turbulentes, et entrent sur-le-champ en conversation avec le premier venu, pour peu qu'il attire leur attention. Voici cependant ce que ces deux classes ont de commun : l'une et l'autre ne pensent, quand elles sont au logis, qu'à leur parure; dans le monde, qu'à être admirées; et par-tout elles ont le plus grand mépris pour tout ce qui n'est pas elles. Probablement, dit Cécile, j'ai passé ce soir pour être de la classe de celles qui se piquent de volubilité. Il est vrai que l'avantage a été tout entier du côté de celles qui affectent le sérieux; car j'ai

été absolument repoussée. Êtes-vous bien sûre, cependant, de ne vous être pas exprimée trop savamment pour elle ? Un enfant de cinq ans, qui ne se serait pas mieux exprimé, aurait mérité le fouet.

Lorsque vous parlez avec des demoiselles du bon ton, ce n'est pas leur capacité seule que vous devez consulter ; car si l'on ne faisait attention qu'à leur jugement, rien ne serait si facile que de se procurer accès auprès d'elles. Pour rendre donc leur commerce un peu plus pénible, il suffit qu'elles se laissent aller à leur humeur, qui est toujours plus variée et plus extraordinaire, à proportion que leur esprit est plus faible et moins cultivé. Je possède pourtant une recette que j'ai toujours trouvée infaillible pour s'attirer l'attention des jeunes demoiselles, quels que puissent être leurs caractères. Si cela est ainsi, s'écria Cécile, daignez, je vous prie, m'en faire part ; puisqu'il se présente ici la plus belle occasion d'en faire usage, et d'éprouver son efficacité. Je vous la donnerai, répondit-il, ainsi

que les instructions pour vous en servir. Lorsque vous rencontrerez une jeune demoiselle qui paraîtra bien décidée à garder le silence, ou qui, se trouvant forcée par une question qui lui sera directement adressée, de répondre, se contentera d'articuler une briève affirmative, ou froidement une laconique négative, en pareille circonstance, le remède que j'ai à vous proposer consiste en trois sujets de discours.

Quels sont-ils, je vous prie? La parure, les lieux publics d'assemblées, et l'amour. Ces trois sujets, ajouta-t-il, doivent satisfaire à trois fins, puisqu'il n'y a pas moins de trois causes qui puissent occasionner le silence des jeunes demoiselles; le chagrin, l'affectation et la stupidité.

N'accordez-vous donc rien, s'écria Cécile, à la modestie? Au contraire, répartit-il; considérée comme servant d'excuse, et même comme une espèce d'équivalent pour le manque d'esprit, je lui accorde beaucoup: mais quant à ce silence stupide qui résiste à toutes les avances, ce n'est

qu'un simple prétexte, et point une cause. Il faut cependant, si vous voulez que je profite de vos instructions, que vous preniez la peine de vous expliquer plus clairement.

Eh bien donc, répondit-il, je vais vous faire une courte énumération des trois causes, avec les instructions nécessaires pour les trois méthodes propres à les guérir. Pour commencer par le chagrin, la taciturnité qui en résulte est ordinairement suivie d'une distraction incurable, et d'une insouciance totale de toute observation : alors les lieux d'assemblées publiques peuvent être vainement fréquentés, et la parure même sans effet ; mais l'amour !

Êtes-vous donc sûr, dit Cécile en riant, que le chagrin n'ait pas d'autre ressource ? Nullement, répondit-il ; car il peut arriver que le papa ait eu de l'humeur ; que maman ait grondé ; que la marchande de modes ait envoyé un pompon pour un autre ; que celle sous les auspices de qui elle devait aller à l'assemblée, soit tombée subitement malade.

Voilà, en vérité, des sujets bien graves d'affliction! sont-ce les seuls que vous puissiéz citer. Oui, sans doute, et que peut-il jamais arriver de plus sérieux? Ainsi donc si le chagrin de la belle patiente procède de papa, de maman ou de la gouvernante, alors la moindre mention des lieux publics d'assemblées, ces causes éternelles de dissention entre les vieilles et les jeunes gens, attirent leurs plaintes, et les plaintes portent avec elles leur propre remède; car ceux qui se plaignent, se consolent facilement. Si la marchande de modes a occasionné la tristesse, les détails de la parure produiront le même effet; et dans le cas où ces deux remèdes viendraient à manquer, l'amour, ainsi que je l'ai déjà dit, se trouvera être une ressource infaillible; car alors on aura épuisé tous les sujets de chagrin dont une jeune demoiselle soit jamais susceptible.

- Il faut avouer qu'elles vous ont de grandes obligations, repartit Cécile, en lui faisant une profonde inclination, de leur supposer des objets de chagrin aussi

terribles ; et je vous en remercie au nom de mon sexe.

Vous, Mademoiselle, ajouta-t-il en lui rendant son salut, vous êtes sûrement une heureuse exception à la règle générale. Vous ne paraissez pas susceptible de chagrins de cette espèce. Je passe à présent au silence affecté qui se manifeste d'abord par des regards à l'aventure autour de soi pour voir si l'on est apperçue, par une attention scrupuleuse à s'abstenir du moindre sourire, et par une variété d'attitudes qui toutes expriment le mécontentement d'être si peu remarquée. La parure et les spectacles deviènent alors une ressource insuffisante : il faut parler de galanterie, d'aventures où l'amour ait eu part ; alors la statue s'anime, vous écoute peu à peu ; un sourire que l'on cherche vainement à déguiser, décompose entièrement les traits du visage, et l'affaire se trouve tout-à-coup terminée ; car la jeune demoiselle soutient un système, ou argumente contre quelque proposition, avant qu'elle s'apperçoive qu'on est parvenu à lui faire rompre son triste silence.

En voilà assez, dit Cécile, relativement au chagrin et à l'affectation. Il est temps d'en venir à la stupidité, qui est vraisemblablement la plus connue des trois causes, et que je serai le plus souvent dans le cas de rencontrer.

Celle-ci ne sera pas aussi facile à définir que les autres, repartit-il. En ce cas, on peut parler d'amour sans exciter la moindre émotion, ou sans s'attirer aucune réponse, et disserter sur la parure, sans produire d'autre effet que celui d'une surprise momentanée; tandis qu'en parlant des lieux d'assemblées, on est parfaitement sûr de réussir. Les personnes d'un caractère froid et pesant, que l'esprit ou la raison n'ont point le pouvoir d'émouvoir, parce qu'ils sont incapables d'en sentir le prix, qui sont destitués intérieurement de toute espèce de faculté de s'amuser, ont besoin d'être aiguillonnés par le brillant, le bruit et le fracas; sans quoi l'on ne saurait ni les intéresser, ni les tirer de leur léthargie. Entretenez-les de pareils sujets, et ils vous adoreront; il est égal que ce

que vous leur raconterez soit propre à inspirer la joie ou l'horreur : pourvu que la sensation soit forte, ils seront satisfaits. Le récit d'un combat leur est aussi agréable que celui de la cérémonie d'un couronnement, et une pompe funèbre les amuse tout autant qu'un mariage.

Je vous suis très-redevable, ajouta Cécile en souriant, de vos instructions ; j'avoue que je ne saurais trop comment en faire usage dans cette conjecture. J'ai déjà parlé des lieux d'assemblées, et cet essai ne m'a pas réussi ; je n'ose pas faire mention de la parure, dont je ne possède point encore les termes techniques.

Ils furent alors interrompus par l'arrivée de Mademoiselle Larolles qui, s'approchant de Cécile, s'écria : Bon Dieu ! que je suis enchantée de vous voir ! A propos, savez-vous qu'il m'est arrivé cette soirée la chose du monde la plus fâcheuse ? J'en suis tout-à-fait malade ! Je n'ai jamais de ma vie été si en colère ? Vous ne sauriez concevoir rien de pareil.

De pareil à quoi ? s'écria Cécile en éclatant

tant de rire; à votre colère, ou à votre malheur?

Je vais vous dire ce dont il s'agit, et vous jugerez vous-même si cela peut se souffrir. J'avais chargé une de mes intimes amies, miss Mossat, de m'acheter, lors de son voyage à Paris, une garniture de robe; Eh bien! il y a environ un mois qu'elle me l'envoya par M. Meadows. C'est certainement tout ce qu'on peut voir au monde de plus joli. Je n'ai pas voulu encore m'en servir, parce qu'il n'y avait presque personne à Londres; je comptais donc la faire paraître au bout de huit jours, et qu'elle serait la seule et la première de son espèce. Eh bien, ce soir, à l'assemblée de milady Jeanne Dranet, le croiriez-vous? j'ai rencontré miss Mossat: il y avait déjà quelques jours qu'elle était arrivée, et elle avait eu tant d'affaires, qu'il ne m'avait pas été possible de la trouver chez elle. J'ai été enchantée de la voir; car vous saurez que je l'aime prodigieusement; j'ai donc couru pour l'embrasser. Croiriez-vous

bien que la première chose qui m'a frappé la vue a été une garniture précisément la même que la mienne, sur une vilaine et odieuse robe presque sale! Peut-on rien imaginer de plus chagrinant? J'aurais pleuré de bon cœur. Pourquoi cela? dit Cécile. Si sa garniture est sale, la votre en aura plus d'éclat. Oh, ciel! tout le monde la croira passee de mode. La moitié de la ville en aura de pareilles: et je me suis presque ruinée pour la payer. Je ne crois pas qu'il soit jamais rien arrivé d'aussi mortifiant. J'en ai été si fort affectée, qu'à peine ai-je eu la force de lui parler. Si elle avait séjourné un mois ou deux de plus à Paris, cela ne m'aurait rien fait; mais il est bien cruel qu'elle arrive précisément dans ce moment. Je voudrais qu'on eût retenu ses hardes à la douanne jusqu'à l'été prochain. Ces vœux sont bien flateurs, dit Cécile, de la part d'une intime amie.

Les parties étant finies, Cécile, aussi fatiguée du commencement de la soirée qu'amusée de la fin, accepta la main de M. Arnott, qui l'aida à monter en carrosse.

CHAPITRE VI.

Un Déjeûné.

LE lendemain matin à déjeûné, un domestique vint dire à miss Beverley qu'un étranger desirait avoir l'honneur de la voir. Elle pria qu'on lui permît de la faire entrer, et Madame Harrel demanda, en riant, si elle sortirait pour les laisser en liberté; tandis que M. Arnott, encore plus sérieux qu'à l'ordinaire, avait les yeux fixés sur la porte pour voir la personne qui allait paraître. L'homme qui se présenta leur était absolument inconnu. Mais l'émotion de Cécile fut bien moindre que sa surprise, lorsqu'elle reconnut M. Morrice. Il s'avança de l'air du monde le plus respectueux pour toute la compagnie en général; et s'approchant humblement de Cécile, il s'informa avec le plus vif intérêt comment elle s'était trouvée après

le voyage qu'elle venait de faire, et lui témoigna combien il serait charmé d'apprendre que les nouvelles qu'elle avait reçues de ses amis de province fussent telles qu'elle pouvait le desirer.

Madame Harrel supposant naturellement par sa visite et sa conduite, qu'il était quelque chose de plus qu'une connaissance ordinaire, lui offrit poliment un siége, et à déjeûner; il accepta l'un et l'autre sans se faire presser. M. Arnott, qui éprouvait déjà toute l'agitation d'une passion naissante, le regardait d'un air inquiet, et attendait son départ avec impatience. Cécile commença à croire que M. Monckton l'avait chargé de quelque commission pour elle; car il ne lui était point entré dans l'esprit, qu'ayant passé simplement et par hasard une heure ou deux dans un même appartement qu'elle, cela pût l'autoriser à lui faire une visite, et à se donner avec elle un air de familiarité. M. Morrice avait cependant la plus heureuse facilité pour ajuster ses prétentions à ses inclinations; et elle reconnut

bientôt que le motif qu'elle avait soupçonné n'existait pas, et qu'il n'avait pas cru en avoir besoin. Pour le mettre sur le sujet dont elle attendait qu'il se prévaudrait pour s'excuser, elle lui demanda depuis quand il avait quitté la province de Suffolck. Ah! seulement depuis hier après dîné, repliqua-t-il; sans quoi je n'aurais certainement pas tardé si long-temps à vous rendre mes hommages.

Cécile qui s'était tourmentée à chercher le sujet qui avait pu l'engager à venir chez elle, le regarda alors sérieusement, et d'un air de surprise qui aurait déconcerté tout autre homme moins hardi que M. Morrice; mais il avait un fonds inépuisable de prétentions dont il connaissait cependant le peu de valeur, et une constance admirable à les soutenir. Rien ne le rebutait quand il appercevait le moindre espoir de réussir; les refus, les affronts même ne faisaient que glisser sur son esprit souple et rampant. Il se pouvait que dans tout cela il y eût quelque chose à gagner pour lui, et il connaissait

trop bien qu'il était impossible qu'il pût jamais y avoir rien à perdre.

J'ai eu la satisfaction, continua-t-il, de laisser tous nos amis en bonne santé, à l'exception de la pauvre milady Marguerite, qui a eu une nouvelle attaque de son asthme, pour laquelle elle n'a point voulu qu'on appelât de médecin. M. Monckton a cependant fait tout son possible pour qu'elle y consentît. Je crois que la vieille dame sait fort bien à quoi s'en tenir à cet égard. En finissant ces mots, il regarda Cécile d'un air malin: mais s'étant apperçu qu'une pareille finesse lui déplaisait, il changea tout-à-coup de ton, et ajouta : « Rien de si étonnant que » la manière dont ils vivent ensemble ; à » voir leur union, on n'imaginerait jamais » la grande disproportion d'âge qui se » trouve entre eux. Pauvre vieille milady! » sa mort sera une terrible perte pour » M. Monckton ».

Une terrible perte ! répéta Madame Harrel. Je la connais pour la femme la plus hautaine, la plus acariâtre qui existe.

Lorsque je demeurais à Bury, je ne pouvais jamais l'envisager sans frayeur. J'avoue, Madame, répliqua Morrice, que l'extérieur n'est pas en sa faveur : j'avais moi-même, à la première vue, beaucoup d'aversion pour elle; mais sa maison est amusante, très-amusante ; j'aime de temps en temps à y passer quelques jours. Mademoiselle Bennet est aussi une personne fort agréable, et . . . Mademoiselle Bennet agréable! s'écria Madame Harrel; c'est, selon moi, la plus abominable créature que j'aie jamais connue , une vieille fille maussade et envieuse. Mais oui, Madame, comme vous dites fort bien , répondit Morrice. Elle n'est pas bien jeune; et quant à son humeur, j'avoue que je la connais fort peu ; et il est assez vraisemblable que M. Monckton contribue souvent à l'aigrir , car il est quelquefois assez dur. M. Monckton , (s'écria Cécile très - piquée de l'entendre censurer par un homme auquel il lui paraissait qu'il faisait beaucoup d'honneur en lui permettant de l'approcher) toutes

les fois que j'ai été invitée chez lui, n'a mérité de ma part que des louanges et de la reconnaissance. Oh! répondit avec feu M. Morrice, je ne connais pas au monde un plus digne homme. Il a tant d'esprit, tant de politesse! Je ne vois rien d'aussi charmant que mon ami Monckton.

Cécile s'appercevant que les sentiments de M. Morrice étaient toujours ceux des personnes avec lesquelles il se trouvait, prit le parti de ne plus faire attention à ce qu'il dirait, et se flatta qu'en gardant le silence, elle l'obligerait enfin à déclarer l'objet de sa visite, au cas qu'elle en eût un; ou si, comme elle commençait alors à le soupçonner, elle n'en avait aucun, de l'impatienter assez pour qu'il prît le parti de la retraite. Ce plan, tout prudent qu'il était dans le cas où elle aurait eu affaire avec quelqu'un qui pensât comme elle, n'eut aucun succès avec M. Morrice, qui joignait à une provision considérable de complaisance qui le portait à obliger constamment les autres, une portion égale

d'insensibilité qui l'endurcissait contre les affronts. S'appercevant donc que Cécile, à qui il avait destiné sa visite, paraissait déjà plus que satisfaite de sa longueur, il s'abstint prudemment de l'ennuyer plus long-temps; mais remarquant que la maîtresse du logis était plus accessible, il porta sur-le-champ toute son attention de son côté, et lui adressa la parole avec le même empressement que si elle avait été la seule qu'il fût venu voir, et avec tout autant de familiarité que s'il l'avait connue toute sa vie.

Avec Madame Harrel, une pareille conduite était assez judicieuse; elle fut flattée de son attention, amusée de ses saillies, et passablement contente de son esprit. En conséquence, leur conversation fut également satisfaisante pour tous deux; et ils n'en étaient point encore lassés, quand ils furent interrompus par M. Harrel, qui entra dans la chambre pour demander s'ils avaient vu ou entendu parler du chevalier Robert Floyer. Non, répondit Madame Harrel, nous n'en avons eu aucune

nouvelle. Je voudrais qu'il fût pendu, répliqua-t-il; il y a plus d'une heure qu'il me fait attendre. Il m'a fait promettre de ne partir qu'avec lui, et à présent il ne viendra peut-être pas de toute la matinée. Monsieur, dit Morrice, se levant tout-à-coup, indiquez-moi, je vous prie, sa demeure. — A la place de Cavendish, répondit M. Harrel, en le fixant d'un air étonné. Morrice sortit sans rien répliquer. — Dites-moi, je vous prie, qui est cet officieux personnage, s'écria M. Harrel; et pourquoi paraît-il si empressé? — D'honneur, je ne le connais pas, répondit Madame Harrel; c'est une connaissance de miss Beverley, qu'il est venu voir. — Je pourrais, ajouta Cécile, en dire à-peu-près de même; je ne l'ai vu qu'une seule fois en ma vie, et j'ignore son nom. Elle leur apprit alors comment elle l'avait rencontré chez M. Monckton; et elle avait à peine fini sa narration, qu'il parut de nouveau tout essoufflé.

Le chevalier Robert Floyer, Monsieur, dit-il à M. Harrel, sera ici

dans deux minutes. Je me flatte, Monsieur, repartit M. Harrel, que vous ne vous êtes pas donné la peine d'aller jusques chez lui.

Monsieur, loin de me donner de la peine, ce n'a été pour moi qu'un vrai plaisir. Monsieur, vous êtes trop poli, dit M. Harrel ; je suis fâché que pour m'obliger, vous ayez tant fait de chemin.

Miss Beverley, dit M. Harrel en se tournant tout-à-coup de son côté, vous ne me dites point ce que vous pensez de mon ami. — De quel ami, monsieur ? Mais, du chevalier Robert Floyer ; j'ai remarqué qu'il ne vous avait pas quittée un seul moment pendant tout le temps qu'il a resté chez madame Mears. Il n'y a pas cependant demeuré assez pour qu'il m'ait été possible d'en concevoir une opinion favorable et avantageuse. — Peut-être, s'écria Morrice, l'avez-vous assez vu pour en concevoir une défavorable.

Cécile ne put s'empêcher de rire en lui entendant prononcer par hazard une

pareille vérité. M. Harrel, au contraire, parut peu satisfait, & dit : je suis sûr que vous ne sauriez lui trouver de défauts. C'est un des hommes les plus à la mode que je connaisse. En ce cas, les défauts que je pourrais lui trouver, répondit Cécile, ne serviraient qu'à prouver un fait qui ne me paraît déjà que trop évident ; c'est que je suis encore très-novice dans l'art d'admirer.

M. Arnott, ranimé par ces derniers mots, se glissa derrière sa chaise, & lui dit : j'étais sûr que vous ne pouviez l'aimer. Il suffisait, pour cela, de connaître votre façon de penser ; je le présumais même à l'air de votre visage.

Peu de temps après, le chevalier entra. Vous êtes réellement bien singulier, s'écria M. Harrel, de m'avoir fait attendre si long-temps. Il m'a été impossible de venir un moment plutôt ; je n'espérais même jamais de pouvoir me rendre ici ; car mon cheval est si rétif, que j'ai eu toutes les peines du monde à le faire avancer. Ils partirent.

Le soir, les dames allèrent à une assemblée, où M. Arnott les accompagna comme à l'ordinaire. Les autres hommes qui avaient dîné avec elles, se trouvèrent engagés ailleurs.

CHAPITRE VII.

Un Projet.

Plusieurs jours se passèrent à peu près de la même manière ; les matinées à causer, à courir les boutiques & à se parer ; & les soirées, régulièrement employées à fréquenter les spectacles, ou en nombreuses compagnies.

M. Arnott ne quittait presque pas la maison de sa sœur. Il mangeait constamment chez son beau-frère, où il restait toute la journée, et il n'en sortait que pour accompagner Cécile et madame Harrel dans leurs visites et dans leurs courses. C'était un jeune homme d'un excellent caractère ; son esprit était juste et solide, son humeur douce et égale, son cœur sensible et bienfaisant. Ses principes et sa conduite sage et prudente lui avaient mérité l'estime

générale. Mais ses manières un peu compassées, son abord froid et sérieux, le silence qu'il gardait souvent, enfin, un air d'austérité répandu sur toute sa personne, étaient cause qu'on se faisait moins un plaisir qu'un devoir de sa société.

Son cœur fut tout-à-coup atteint vivement et profondément des charmes de Cécile, au point qu'il ne lui était pas possible de la quitter, et qu'il n'éxistait qu'aux lieux où elle était. Les sentimens qu'elle excitait en lui, tenaient plus de l'adoration que de l'amour; il avait si peu d'espérance de lui plaire, qu'il n'osa jamais laisser entrevoir ses sentimens à sa sœur. Heureux d'avoir accès auprès d'elle, il se contentait de la voir, de l'entendre, et d'observer tous ses mouvemens; ses vues ne s'étendaient pas plus loin, et à peine formait-il de simples vœux.

Le chevalier Robert Floyer fréquentait aussi régulièrement la maison de M. Harrel, où il dînait presque tous les

jours. Cécile aurait fort désiré qu'il y vînt plus rarement. Elle était choquée de se voir continuellement l'objet de ses regards et de son affectation indiscrète à remarquer toutes ses actions : elle fut cependant encore plus peinée pour madame Harrel, lorsqu'elle découvrit que le compagnon inséparable, le plus intime de son mari était un prodigue sans principes et un joueur déterminé. Elle frémit en réfléchissant à l'influence que son exemple et ses conseils pourraient avoir sur la conduite de ce dernier.

Elle vit encore, avec une surprise qui augmentait tous les jours, combien une vie trop dissipée entraînait de désordres. M. Harrel paraissait ne regarder sa maison que comme un simple hôtel garni, où il pouvait à toutes les heures de la nuit troubler le repos des habitans, en y rentrant avec grand fracas, où les lettres et les billets qu'on lui adressait se déposaient, où il dînait lorsqu'il n'était pas invité ailleurs, et où il don-

nait ses audiences, et assignait certaines heures à ceux avec lesquels il avait quelque affaire. Sa femme, quoique plus souvent au logis, n'en redoutait pas moins la solitude : elle avait un grand nombre de liaisons, toutes coûteuses ; tous les moments qu'elle ne passait pas en compagnie, étaient uniquement dévoués à des projets d'amusements, à des arrangements de plaisirs.

Au bout de quelque temps, Cécile, qui s'attendait chaque jour que celui qui le suivrait lui donnerait plus de satisfaction, trouvant néanmoins que le jour présent ne valait pas mieux que le précédent, commença à se lasser de faire toujours la même chose, et à s'ennuyer d'une dissipation continuelle. Dans le tourbillon où elle vivait, elle n'avait encore trouvé personne dont la société lui convînt, aucun individu dont le caractère et le langage sympatisât avec le sien. C'étaient des gens aimables, à la vérité ; mais elle savait que leur amabilité, ainsi que leur parûre, n'était

qu'un dehors brillant et trompeur. Douce, sensible, elle cherchait à s'attacher, et ne trouvait que des cœurs froids et arides sous la chaleur des protestations et l'apparence du sentiment. Plus d'une fois, séduite par l'accueil qu'elle recevait, elle prit la politesse pour de la sincérité: elle crut que l'intérêt qu'elle paraissait faire naître pourrait ensuite se changer en affection; mais bientôt détrompée, elle s'apperçut avec regret qu'elle n'avait excité que la curiosité, qui, une fois satisfaite, devenait de l'indifférence. Enfin, elle vit par tout l'ennui prendre la place du plaisir, qu'on cherchait avec tant d'avidité. Elle vit tous ceux qui composaient la société où on l'avait initiée, aussi fatigués qu'elle du genre de vie qu'ils suivaient, et continuer leurs insipides amusements, uniquement parce qu'ils n'avaient pas la force d'en changer.

Elle commença alors à regretter sincèrement le séjour de la province; elle sentit la perte du voisinage et de la

conversation de M. Monckton, et encore plus de la société et des bontés de sa respectable amie, madame Charlton, chez qui elle avait passé des jours heureux et tranquilles. Ce bonheur des premières années de sa jeunesse était disparu sans retour ; l'espoir de renouveller ses anciennes liaisons avec madame Harrel s'était évanoui ; elle sentait même que ce qu'elle avait pris pour de l'amitié n'était qu'une intimité que l'âge et l'uniformité des goûts forment toujours, et que l'éloignement et le changement de situation détruisent aussi facilement, et elle ne pensait à la perte d'un sentiment qui lui fut si cher, qu'avec un attendrissement douloureux.

En quoi consiste donc, s'écriait-elle, cette félicité humaine ? Qui est-ce qui l'a éprouvée ? où existe-t-elle ? puisque moi, que l'on croirait devoir être privilégiée, favorisée de la fortune, accueillie par tout le monde, liée avec les gens du premier rang et entourée de tous les plaisirs, je la cherche

vainement, et en la perdant, à peine sais-je comment elle m'est échappée ! Honteuse après cela d'imaginer qu'elle pût être regardée par les autres comme un objet digne d'envie, tandis qu'elle-même était mécontente et murmurait de son sort, elle prit le parti de ne pas se montrer plus long-temps insensible à des jouissances d'un autre genre, qu'il était en son pouvoir ds se procurer; mais de former et d'adopter un plan de conduite plus conforme à ses inclinations que l'insipidité frivole de la vie qu'elle menait, de faire à la fois un usage plus noble et plus digne de l'opulence, de la liberté, et des facultés dont elle jouissait. Elle sentit que pour le mettre en pratique, il fallait qu'elle devînt absolument maîtresse de son temps, et qu'elle devait, pour y parvenir, renoncer à toutes espèces de liaisons inutiles et frivoles, qui n'étant ni avantageuses, ni agréables, lui dérobaient une partie précieuse de son existence : qu'alors elle serait à même

de manifester le choix qu'elle ferait de ses amis; et elle résolut de n'admettre pour tels, que des gens dont les sentiments vertueux lui élèveraient l'âme, dont la science perfectionnerait son jugement, dont les talents et les manières mériteraient sa considération.

En se conformant régulièrement à la loi qu'elle s'imposait, elle sentit qu'elle se verrait bientôt débarrassée de ce grand nombre de visites fatigantes, et qu'elle jouirait de tout le loisir dont elle avait besoin pour s'adonner librement aux occupations de son goût, qui étaient l'étude, la musique et la lecture.

Une juste idée de ce qu'on nomme devoir, un desir sincère de bien faire, étaient les dispositions caractéristiques de son âme; aussi n'envisageait-elle son opulence, que comme une dette contractée envers l'humanité malheureuse. Il lui fut cependant impossible de réaliser tout de suite ses vues; la société qu'elle se proposait de former,

ne pouvait pas être rassemblée dans une maison étrangère, où, quoique rien ne s'opposât à ce qu'elle marquât un peu de préférence à certains individus, elle n'en pouvait cependant exclure aucun; elle n'était pas même en état de satisfaire entièrement, et autant qu'elle l'aurait desiré, aux libéralités que son excessive générosité projetait. Il aurait fallu pour cela, qu'elle eût été chez elle, et qu'elle eût sa fortune à sa disposition. L'un et l'autre étaient impossibles avant sa majorité. Cette époque, il est vrai, n'était encore éloignée que de huit mois, et elle s'en consolait par l'espérance de perfectionner son plan pendant ce temps, et de préparer tout ce qui serait nécessaire à son exécution.

Le premier vœu que forma la bienfaisante héritière, fut celui de quitter la maison de M. Harrel, où elle trouvait aussi peu d'agrément que d'instruction, et où elle était continuellement humiliée à la vue de l'indifférence mar-

quée de l'amie dont la société l'avait le plus flattée, et de l'affection de laquelle elle avait cru pouvoir se promettre beaucoup de satisfaction.

Quoique le testament de son oncle exigeât que, pendant sa minorité, elle vécût chez l'un de ses tuteurs, il lui laissait cependant la liberté du choix, et de quitter l'un pour aller habiter chez l'autre toutes les fois que cela lui conviendrait. Elle résolut donc de se rendre elle-même chez eux; et dans la visite qu'elle leur ferait, d'observer leurs manières et leur façon de vivre; d'après ce qu'elle aurait vu et examiné, de décider ce qui lui conviendrait le mieux, et chez lequel elle croirait être plus décemment libre, se gardant cependant bien de leur laisser pénétrer son dessein, jusqu'au moment où elle serait prête à l'exécuter; et alors d'avouer franchement les raisons de son changement de demeure.

Le lendemain de son arrivée à Lon-

dres ; elle avait eu soin d'en prévenir M. Derville et M. Briggs, qui lui étaient presque inconnus. Les démarches qui étaient nécessaires à l'exécution de son projet étaient déterminées. L'arrivée de M. Monckton, et le plaisir de le recevoir, l'occupèrent agréablement et retardèrent l'empressement qu'elle avait de quitter la maison de M. Harrel. Elle lui témoigna, dans les termes les plus expressifs sa satisfaction, et ne se fit même aucune peine de l'assurer, qu'à l'exception du moment où elle avait embrassé madame Harrel, elle n'en avait pas éprouvé de plus vive depuis qu'elle était à Londres.

M. Monckton, dont le contentement surpassait de beaucoup le sien, et dont la joie qu'il avait de la revoir était encore redoublée par la manière franche et amicale dont elle l'accueillait, étouffa les mouvements de joie excités par sa présence ; et se refusant la consolation de lui manifester ses sentiments, il s'efforça de lui paraître moins charmé qu'elle de leur entrevue, ne laissa pas échapper le

le moindre mot, ou un simple coup-d'œil qui pût le trahir, et se contint exactement dans les bornes que la politesse et l'amitié autorisaient.

Il s'empressa de renouveller connaissance avec madame Harrel, qu'il avait eu occasion de voir avant qu'elle fut mariée, et à la quelle il n'avait plus pensé dès que l'éloignement de Cécile, relativement à laquelle elle lui avait paru mériter quelque attention de sa part, la lui eut rendue absolument inutile. Cette dame lui présenta son frère, et il s'en suivit une conversation très-intéressante pour les deux dames, puisqu'elle roula sur différentes familles avec lesquelles elles avaient eu des liaisons, ainsi que sur le canton, en général, qu'elles avaient précédemment habité.

M. Arnott prit fort peu de part à ces éclaircissements et à ces questions. L'accueil gratieux que Cécile avait fait à M. Monckton, lui avait causé un sentiment de jalousie aussi involontaire que pénible; il ne se doutait cependant

nullement des vues secrètes de ce dernier. Aucune raison valable ne l'autorisait à les soupçonner, et sa pénétration n'allait pas au delà des apparences. Il savait très-bien qu'il était marié; par conséquent, il n'avait nul sujet d'en être alarmé. Cependant elle lui avait souri; et, pour se procurer un pareil sourire, il aurait sacrifié de bon cœur tout ce qu'il possédait de plus précieux.

M. Monckton, de son côté, avec une attention bien plus scrupuleuse, avait aussi fait ses observations. L'agitation de l'esprit de M. Arnott était manifeste, et la vigilance inquiète de ses regards en démontrait clairement l'objet. Une position qui procurait un accès libre et fréquent auprès d'une personne telle que Cécile, devait nécessairement produire un pareil effet, et il en concluait qu'il était impossible de la voir sans l'admirer. Tout ce qui lui restait à découvrir, était la manière dont elle recevait son hommage. Il ne fut pas long-temps à s'en éclaircir;

car il reconnut bientôt que, libre elle-même de toutes passions, elle s'était si peu apperçue de ses assiduités, qu'elle ne soupçonnait pas lui en avoir inspiré.

Cependant, quoique sa tranquillité, à en juger par l'extérieur, ne parût nullement troublée; elle ne l'était pas moins intérieurement que celle de son rival; et quoiqu'il ne le crût pas bien formidable, il redoutait pourtant sa trop grande intimité avec miss Beverley; et qu'accoutumé insensiblement à ses attentions, elle ne finît par en être touchée. Il craignait encore le crédit de sa sœur, et celui de M. Harrel. Persuadé que toutes les offres qu'il pourrait faire actuellement seraient sûrement rejetées; il connaissait trop bien les effets d'une longue persévérance pour voir les avantages de la position de M. Arnott sans envie et sans inquiétude.

Il était déjà tard lorsqu'il prit congé, et pendant tout le temps qu'il resta, il ne trouva pas un instant à

pouvoir parler en particulier à Cécile, malgré l'envie qu'il avait de s'instruire de l'état de son cœur, et de s'assurer si son voyage de Londres n'aurait point apporté de nouvelles difficultés au succès du projet qu'il méditait depuis long-temps. Mais comme madame Harrel l'invita â dîner, il se flata que l'après-dìné lui serait plus propice.

Cécile, était aussi très empressée de lui communiquer son plan favori, et de lui demander ses conseils sur les mesures à suivre, pour son exécution. Accoutumée depuis long-temps à les reçevoir, elle les désirait plus que jamais dans cette circonstance, parce-qu'elle le regardait comme le seul homme à Londres, qui prît véritablement intérêt à elle.

M. Monckton se rendit éxactement à l'heure du diné, et rien ne lui annonça plus de succès que le matin; car non-seulement M. Arnott était déjà arrivé; mais il y trouva encore le chevalier Robert Floyer; et Cécile fut

si fort l'objet des attentions de l'un et de l'autre, qu'il eut encore moins qu'auparavant l'occasion de lui parler en particulier. Cependant la vue du chevalier occupa assez sérieusement toute sa pénétration: il chercha à deviner quelles pouvaient être ses vues. Sa sagacité se trouva pourtant en défaut; car, quoique la direction constante de ses regards tournée sans cesse vers Cécile, prouvât au moins qu'il était frappé de sa beauté, il montrait assez d'insouciance sur l'effet de son obstination à la fixer: son peu d'empressement à s'entretenir avec elle, la confiance soutenue et l'aisance de sa conduite s'emblaient indiquer combien il était indifférent sur les sentiments qu'il lui inspirait: insouciance tout-à-fait incompatible avec une véritable passion.

Il ne voyait d'ailleurs rien dans Cécile que ce que la connaissance qu'il avait de son caractère lui avait donné lieu d'en attendre; c'est-à-dire, une confusion qui prouvait autant sa modestie,

que son indignation de la hardiesse avec laquelle on osait la regarder.
Aprés le diner, les dames passèrent dans une autre salle; et comme elles étaient engagées pour la soirée, elles n'invitèrent point les hommes à prendre le thé. Il trouva cependant moyen, avant qu'elles quittassent l'appartement, de lier une partie, pour se trouver le lendemain matin à la répétition d'un opéra nouveau; et il promit de les venir prendre. Il ne resta après leur départ qu'autant que la décence l'exigeait; la situation présente de son esprit ne lui permettait guère de prendre part à une conversation qui, depuis la sortie de Cécile, ne pouvait plus avoir rien d'intéressant pour lui.

CHAPITRE VIII.

Une Répétion d'Opéra.

Le lendemain entre onze heures et midi, M. Monckton retourna chez M. Harrel ; il trouva en entrant, ainsi qu'il s'y attendait, les deux dames et M. Arnott, comme il le craignait, prêt à les suivre. Il eut cependant à peine le temps de s'affliger de ce contre-temps ; car il s'en présenta bientôt un nouveau, puisqu'au bout de quelques minutes ils furent joints par le chevalier Floyer, qui déclara qu'il était résolu de les accompagner au théâtre de Haymarket. M. Monckton, pour déguiser son chagrin, prétendit qu'il fallait partir tout de suite, afin d'arriver avant l'ouverture. Ils étaient donc prêts à sortir, lorsqu'ils furent arrêtés par l'arrivée de Morrice. L'étonnement que sa vue causa à M. Monckton fut extrême.

Il ignorait que ce suppôt de Thémis fût connu de M. Harrel ; car il se rappelait que, lorsqu'ils se rencontrèrent dernièrement chez lui, c'était la première fois qu'ils s'étaient vus. Il en conclut donc naturellement que Cécile était l'objet de sa visite. Le ton de familiarité sur lequel il paraissait être avec toute la maison, ne contribua pas à diminuer sa surprise ; car lorsque madame Harrel lui témoigna le regret qu'elle avait d'être obligée de sortir, il la pria d'un air dégagé, de ne pas se gêner pour lui ; assurant qu'il lui aurait été impossible de s'arrêter plus de deux minutes, et promettant, sans qu'on l'en priât, de revenir le lendemain. Et lorsqu'elle ajouta, nous ne serions pas si pressées de sortir, si nous n'allions à l'opéra assister à une répétition ; il s'écria sur le champ : une répétition ? quoi réellement vous allez à la répétition ? Eh bien, j'ai envie d'y aller aussi. Alors ; appercevant M. Monckton, il lui fit une profonde révérence, et lui de-

manda respectueusement comment il avait laissé milady Marguerite, qu'il comptait parfaitement rétablie de sa dernière indisposition; ajoutant différentes questions sur ses arrangements pour l'hiver. Ces propos étaient peu propres à rendre sa présence supportable à M. Monckton, qui lui répondit assez séchement, et continua à presser les dames de partir.

Oh! s'écria Morrice, il est bien inutile de tant se presser; la répétition ne commence qu'à une heure. Vous vous trompez, Monsieur, repartit M. Monckton; elle doit commencer à midi. Ah! oui, vous avez raison, reprit Morrice. J'avais oublié le ballet, et j'imagine qu'on le répétera le premier. Permettez, miss Beverley, que je vous demande si vous avez jamais vu la répétition d'un ballet —? Non, Monsieur, — En ce cas, je vous assure qu'elle vous fera le plus grand plaisir. Rien au monde n'est si comique que de voir ces signors et ces signoras faisant des cabrioles le matin. Oh! les figuranti ne sauraient man-

quer de vous amuser beaucoup. Vous n'avez certainement jamais vu de votre vie un pareil assemblage de gredins ; ce qu'il y a de singulier, c'est de voir leurs visages ; car, pendant tout le temps qu'ils sautent et font des entrechats sur le théâtre, comme s'ils étaient hors d'eux-mêmes, et ne pouvaient contenir leurs gaieté, ils ont l'air aussi grave et aussi lugubre que des fossoyeurs.

Gardez-vous bien de rien dire au détriment de la danse, s'écria le chevalier ; c'est elle seule qui soutient l'opéra, et je suis sûr que c'est l'unique chose à laquelle on fasse attention.

La répétition n'était pas encore commencée. Cet opéra était le premier que Cécile eût entendu : elle avait pourtant quelque connaissance de la musique italienne, à l'étude de laquelle elle s'était appliquée avec soin ; le goût naturel qu'elle avait pour cet art, l'avait engagée à fréquenter assidûment les concerts de Bury et de ses environs, et elle recevait régulièrement de Londres

les productions des plus grands maîtres. Cependant le peu d'expérience qu'elle avait acquise dans ce genre de musique imitative, servit plutôt à augmenter qu'à diminuer la surprise avec laquelle elle assista à ce chef-d'œuvre. Incapable de juger, par le peu qu'elle avait appris, de ce qui lui restait encore à apprendre, elle vit avec étonnement combien la musique écrite est peu propre a donner une juste idée de l'exécution; ainsi, n'ayant précisément que ce qu'il fallait de connaissance pour entrevoir les difficultés, et sentir une grande partie du mérite, elle prêta à l'opéra une attention presque pénible, par l'application scrupuleuse qu'elle y apporta.

Mais que le plaisir et l'admiration que lui causa l'exécution générale furent faibles, en comparaison de l'émotion vive que lui fit éprouver l'incomparable Pacchirotti! Combien elle le trouva supérieur à l'idée qu'elle s'en était formée! Toute entière à l'impres-

sion que les sons de cet excellent chanteur faisaient sur son âme, elle sentait ce qu'elle ne pouvait expliquer, elle jouissait de ce qu'elle ne pouvait comprendre.

L'opéra qu'on répétait était Artaxerxès. Cécile l'écoutait avec d'autant plus de charme, qu'elle avait lu d'avance les paroles de ce drame intéressant ; et comme le genre simple est toujours le plus agréable, rien ne lui plut davantage que la naïveté avec laquelle Pacchirotti chantait ces touchantes paroles : *Sono innocente.* Sa voix, toujours tendre et passionnée, les rendait d'un ton de douceur, de persuasion et de sensibilité, qui lui causa une émotion aussi nouvelle que délicieuse.

Mais quoiqu'elle fût peut-être la personne de toute la salle la plus étonnée, elle n'était cependant pas la seule que le plaisir transportât ; et quoique trop occupée elle-même pour faire attention au reste des spectateurs en général, elle ne put s'empêcher de remarquer qu'un vieillard,

vieillard, placé auprès d'une des décorations, appuyait sa tête de maniére à se cacher le visage, et à ne rien voir qui pût détourner son attention ; et tandis que Pacchirotti chanta, il soupira si profondément que Cécile, frappée de son extréme sensibilité aux charmes de la musique, l'observa attentivement toutes les fois que son âme se trouva assez libre pour pouvoir s'occuper de toute autre émotion que de la sienne.

Aussi-tôt que la répétition fut finie, les hommes de la compagnie de madame Harrel s'empressèrent d'entourer sa loge ; et Cécile reconnut alors que la personne dont l'enthousiasme avait excité sa curiosité, était le même vieillard dont la conduite extraordinaire l'avait si fort surprise chez M. Monckton. Le désir qu'elle avait d'abord eu de se procurer quelque information à son sujet, s'étant renouvellé, elle se préparait à de nouvelles questions, lorsqu'elle en fut détournee par l'arrivée du capitaine Aresby. Celui-ci l'aborda avec

un sourire qui annonçait combien il était satisfait de lui-même ; et après lui avoir dit tout bas qu'il espérait qu'au moment où il avait l'honneur de la voir, elle était en parfaite santé, il s'écria : que la ville est horriblement déserte ! Cette solitude est pétrifiante ! J'imagine que vous ne vous trouvez pas à présent obsédée par le trop de monde. A présent ! repliqua M. Gosport ; je croirais volontiers le contraire. Réellement ? répliqua le capitaine ; sans s'appercevoir de l'épigramme. Je vous jure qu'à peine ai-je vu un être vivant. Avez-vous déjà essayé du Panthéon, mademoiselle ? — Non, monsieur. — Ni moi non plus ; je ne sais pas s'il y va quelqu'un cette année. Ce spectacle n'est pas mon spectacle favori ; rien de plus ennuyeux que de se tenir là longtemps assis pour écouter de la musique. Avez-vous déjà fait l'honneur au festino de vous y arrêter un instant ? — Non, monsieur. — Permettez-moi donc de vous supplier de vouloir en essayer. —

Oui, vous avez raison, s'écria madame Harrel, j'ai réèllement tort à cet égard; j'aurais dû vous engager à souscrire; mais bon Dieu! je n'ai encore rien fait pour vous, et vous ne me le rappelez pas! Nous avons l'ancienne musique et le concert d'Abel. Quant à l'opéra, nous pourrons prendre une loge pour nous deux. Il ne faut pourtant pas oublier d'essayer du concert des dames. Nous avons encore cinquante autres endroits dont nous devons nous occuper.

O jour de folie et de dissipation! s'écria une voix peu éloignée. O vous, partisans de l'oisiveté et du luxe! qu'inventerez-vous encore pour perdre le temps? Jusqu'où pousserez-vous vos efforts pour l'anéantissement de toute vertu?

Tout le monde parut étonné. Madame Harrel se contenta de dire froidement: ma chère, ce n'est que le misanthrope. Le misanthrope! répéta Cécile, qui vit que ces exclamations partaient de celui qui avait été précédemment

l'objet de sa curiosité. Est-ce là le nom sous lequel cet homme est connu ? Il est connu sous plus de cinquante noms, ajouta M. Manckton ; ses amis lui donnent celui de moraliste, les jeunes demoiselles l'appèlent la tète félée ; il est désigné sout toutes sortes de noms, le sien seul excepté. Je vous assure, Madame, que c'est un malheureux tout-à-fait *pétrifiant*, dit le capitaine ; il *m'obsède par-tout*. Si j'avais su qu'il fût si près, je me serais bien gardé de rien dire. C'est ce dont vous vous êtes acquitté tout aussi bien, s'écria M. Gosport, que si vous en aviez été instruit d'avance ; et alors il vous aurait été impossible de mieux faire.

Le capitaine, qui n'avait point entendu ce propos, continua de parler à Cécile. Oserais-je espérer que vous daignerez nous honorer de votre présence à notre bal masqué du Panthéon ? O ne distribuera que cinq cents billets, et la souscription ne sera que de trois guinées et demie.

O dignes objets de charité et de munificence! s'écria de nouveau l'inconnu. O vous, êtres malheureux, mourants de faim et de misère, approchez, écoutez ces discours insensés de l'opulence. Approchez, vous qui êtes nuds, et qui manquez de pain, et vous saurez l'usage auquel on destine cet argent, qui aurait suffi à vous procurer les vêtements et la nourriture dont vous avez besoin.

Cet étrange fou, dit le capitaine, devrait réellement être renfermé. Il m'a si souvent *dégoûté*, que je le crois tout-à-fait dangereux. Je me suis fait une loi, toutes les fois que je l'apperçois, de ne jamais ouvrir la bouche. Où l'avez-vous donc si souvent rencontré? lui demanda Cécile. Mais, répondit le capitaine, par-tout; il n'y a pas d'ours plus sauvage dans toute la ville. Mais la circonstance où il me parut le plus pétrifiant, fut celle où j'eus l'honneur de danser avec une très-jeune demoiselle qui ne faisait que de sortir du pensionnat, et dont les parents avaient jeté les yeux sur moi pour l'in-

troduire dans le monde. Tandis que je faisais mon possible pour l'amuser, il s'avança, et avec ses manières extraordinaires, il lui dit que toutes mes paroles n'avaient pas le moindre sens. J'avoue que je n'ai jamais été aussi tenté d'*être enragé* contre quelqu'un de cet âge-là, que dans cette occasion

M. Arnott ayant averti les dames que leur carrosse les attendait, elles sortirent de leur loge; mais comme Cécile n'avait jamais vu l'intérieur d'un théâtre, M. Monckton, espérant que tandis qu'elle s'amuserait à le regarder, il trouverait l'occasion de lui glisser quelques mots, demanda à Morrice pourquoi il ne faisait pas voir les décorations. Celui-ci, n'étant jamais plus content que lorsqu'on l'employait assura que c'était la chose du monde qu'il *aimait le mieux*, et demanda la permission d'en faire les honneurs à madame Harrel, qui, cherchant toujours avec empressement tout ce qui lui promettait quelque distraction, accepta son offre. Ils se rendirent tous sur

le théâtre ; leur compagnie était la seule qui ne se fût pas retirée.

Nous allons faire ici une entrée triomphante, s'écria le chevalier ; toutes les fois que je monte sur les planches, j'ai presque envie de devenir comédien. Il serait bien singulier, à votre âge, s'écria Gosport, que vous eûssiez attendu jusqu'à présent à prendre ce parti. A mon âge ! répéta-t-il : qu'entendez-vous par-là ? Me prenez-vous pour un vieillard. Non, monsieur ; mais je vous prends pour quelqu'un qui a passé l'âge de l'enfance, et conséquemment qui a fini son apprentissage avec les acteurs auxquels il a eu à faire sur le grand théâtre du monde, et commencé au moins depuis quelques années à voler de ses propres aîles.

Allons, s'écria M. Morrice, voulez-vous que nous déclamions quelque morceau pathétique ? cela nous réchauffera. Volontiers, dit le chevalier, pourvu que ce soit pour un objet effectif qui en vaille la peine ; par exemple, si miss

Béverley voulait se charger du rôle de Juliette, elle n'aurait qu'à dire un mot, je serais à ses ordres, et prêt à m'acquitter de celui de Roméo.

Dans ce moment, l'inconnu quittant le coin où il s'était confiné, s'avança tout-à-coup, et se plaçant devant eux. il lança sur Cécile un regard de pitié. Pauvre innocente s'écria-t-il, combien de persécuteurs s'attachent à tes pas! Se peut-il que tu ne t'apperçoives pas encore de leurs vues perfides? Ils t'ont marquée pour leur victime, et ils te regardent déjà comme une proie qui ne saurait leur échapper.

Cécile, extrêmement frappée d'une pareille apostrophe, s'arrêta tout court, et parut fort émue. Le vieillard ne s'en apperçut pas plutôt, qu'il ajouta: Que ce soit le danger, et non l'avertissement, qui t'affecte. Chasse loin de toi les flatteurs et les imposteurs qui t'assiégent; recherche la société des gens vertueux; soulage le pauvre; soustrais-toi à la destruction dont l'opulence, sourde aux

plaintes du misérable, est ménacée. Après avoir proféré ces derniers mots, il passa gravement au milieu d'eux, et disparut.

Cécile, trop étonnée pour être en état de parler, resta quelque temps immobile, formant en elle-même différentes conjectures sur le sens d'une exhortation aussi pathétique et aussi extraordinaire. Le reste de la compagnie n'était guère moins troublé qu'elle. Le chevalier, M. Monckton et M. Arnott, tous occupés de leurs vues particulières, s'imaginèrent que cet avis y avait quelque rapport. M. Gosport, de son côté, était fâché de se voir confondu avec eux, et qu'on lui eût aussi donné les épithètes de flatteur et d'imposteur. Madame Harrel ne pouvait pardonner d'avoir été arrêtée dans sa promenade; et le capitaine Aresby, pâlissant à la vue de ce vieillard, se retira à l'instant qu'il parut.

Au nom du ciel, s'écria Cécile, après qu'elle fut un peu remise de sa consternation, quel est cet homme, et que peut-il

pretendre ? Il est impossible que vous, M. Monckton, n'en sachiez quelque chose ; car c'est chez vous que je l'ai vu pour la première fois. Je vous assure, répondit celui-ci, qu'alors je ne le connaissais pas, et que je n'en sais guère davantage à présent. Belfield l'avait ramassé quelque part, et me demanda la permission de l'amener au logis : il l'annonça sous le nom d'*Albano*. Son caractère me parut tout-à-fait singulier ; et Belfield, passionné de tout ce qui a l'apparence d'originalité, en était très-entêté. Ce vieillard a diablement d'humeur, s'écria le chevalier, et s'il continue toujours sur le même ton, il court grand risque d'avoir les oreilles coupées. Je n'ai encore rencontré personne dont la conduite fût aussi extraordinaire que celle de cet homme, dit M. Gosport ; il a l'air de détester le genre humain, et cependant il n'est jamais un moment seul ; il se fourre dans toutes les compagnies sans jamais se lier avec personne ; il joue ordinairement le rôle d'observateur sévère et

silencieux; ou s'il lui arrive de parler, ce n'est que pour débiter quelque sentence, quelque moralité, ou des censures amères et piquantes.

On vint de nouveau annoncer que le carrosse était prêt. M. Monckton prit la main de Cécile, et M. Morrice celle de madame Harrel. Le chevalier et M. Gosport saluèrent et partirent. Quoiqu'ils eûssent quitté le théâtre, et qu'ils fûssent arrivés au haut d'un petit escalier qui leur restait à descendre, M. Monckton se voyant débarrassé de tous les importuns, à l'exception de M. Arnott, qu'il espérait écarter aussi, ne put résister au desir de faire une nouvelle tentative, pour se procurer une conversation de quelques minutes avec Cécile. Pour cet effet, s'adressant encore à M. Morrice, il s'écria: Je ne crois pas que vous ayez encore fait voir à ces dames aucune des machines du derrière des coulisses? Je l'avoue, repartit Morrice; je ne leur en ai montré aucune. Ne conviendrait-il pas que nous retournâssions sur nos pas? J'en serais en-

chantée, dit madame Harrel. Et ils retournèrent.

M. Monckton profita habilement de l'occasion qui se présentait, pour dire à Cécile : Mademoiselle, ce que j'avais prévu n'a pas manqué d'arriver. Vous êtes environnée de gens rusés et mal intentionnés, intéressés, faux et hypocrites, qui n'ont d'autre but que de s'emparer de votre fortune, et dont les vues mercenaires, si vous n'y prenez garde......

Un cri perçant de madame Harrel l'empêcha de continuer. Cécile, fort alarmée, le quitta pour en apprendre la cause. M. Monckton ne put s'empêcher de la suivre, et fut très-mortifié, en voyant cette dame rire de toutes ses forces, et que cette joie immodérée était causée par le trop grand empressement de M. Morrice, qui, en faisant les honneurs du théâtre, s'était accroché à une coulisse qui lui était tombée sur la tête.

Il fut impossible de s'arrêter plus long-temps; et M. Monckton, en conduisant les dames à leur carrosse, eut besoin de toute

toute sa patience et de toute sa raison pour s'empêcher de reprocher à Morrice son étourderie et sa mal-adresse. La toilette, le dîné, en nombreuse compagnie à la maison, ensuite l'assemblée au dehors, remplirent, comme à l'ordinaire, le reste de la journée.

CHAPITRE IX.

Une humble prière.

Le lendemain miss Beverley se disposait à faire des visites indispensables ; elle allait monter en voiture lorsqu'elle fut frappée de l'aspect d'une femme de moyen âge, qui se tenait à quelque distance, et paraissait saisie de froid. Au moment où elle parut, elle remarqua qu'elle joignait les mains d'un air suppliant, et s'approchait de la voiture. Cécile s'arrêta pour la considérer. Son habillement, quoiqu'extrêmement simple, était cependant plus propre que ne l'est ordinairement celui des mendiants. Elle réfléchit quelque temps à ce qu'elle pourrait lui présenter. La pauvre femme continuait cependant à s'avancer, mais avec une lenteur qui indiquait une excessive faiblesse. Lorsqu'elle fut proche, et

qu'elle eut levé la tête, elle présenta l'image la plus complète de la douleur; elle était si défaite, si pâle, que Cécile en fut effrayée. Les mains toujours jointes, et d'une voix dont elle paraissait elle-même redouter les accents, elle s'écria : O! madame, daignez avoir la complaisance de m'écouter! Vous écouter? répartit Cécile, en mettant sur-le-champ la main dans sa poche pour en tirer sa bourse; très-certainement; dites-moi ce que je peux faire pour vous. Le ciel, Madame, vous récompense de votre bonté! s'écria la femme d'un ton plus assuré; je craignais de vous fâcher : mais j'ai vu le carrosse devant la porte, et j'ai voulu faire une tentative; quel qu'en soit le succès, je ne saurais en être plus mal; la misère, madame, donne de la hardiesse. Me fâcher! répartit Cécile, en tirant un écu de sa bourse. Non, assurément. Qui pourrait contempler votre indigence, et éprouver d'autre sentiment que celui de la pitié? Ah! madame, répliqua-t-elle, je pleurerais presque en vous entendant parler

ainsi, quoique j'eusse cru de ne plus répandre de larmes, depuis que j'ai cessé d'en verser pour mon pauvre Guillaume? Avez-vous donc perdu un fils? Oui, madame; mais il était trop bon pour rester plus long-temps sur cette terre : aussi ai-je tout-à-fait cessé de le regretter. Entrez, ma bonne femme, dit Cécile; il fait trop froid pour rester ainsi à l'air.

A peine furent-elles entrées dans une salle basse, qu'elle lui demanda ce qu'elle pouvait faire pour son service, ajoutant, tandis qu'elle parlait, par un mouvement de compassion, un second écu à celui qu'elle tenait déjà dans la main. Vous pouvez tout, madame, répondit la pauvre femme, il ne s'agit que de plaider notre cause auprès de monsieur : il ne connaît guère notre profonde misère, parce que sa situation est bien différente de la nôtre. Je me garderais bien de l'importuner si souvent, si la nécessité ne m'y contraignait.

Cécile, frappée de ces mots, *il ne connait guère notre profonde misère, parce*

sa situation est bien différente de la nôtre, eut de nouveau honte de la modicité du présent qu'elle se proposait de lui faire; et tirant une autre demi-guinée de sa bourse, elle lui dit: Ceci pourra-t-il vous être de quelque secours? Une guinée suffira-t-elle pour vous procurer ce qui vous est nécessaire.

Je vous remercie très-humblement, madame, dit la femme en faisant une profonde révérence: voulez-vous que je vous en donne un reçu? Un reçu! s'écria Cécile avec vivacité, de quoi? Hélas! nos comptes ne sont point encore soldés, et je me propose bien de faire quelque chose de mieux pour vous, dès que je me serai convaincue que vous en êtes aussi digne que votre extérieur me l'annonce. Vous êtes trop bonne, madame; je vous offrais un reçu de l'argent que vous venez de me donner, que je croyais être un à-compte. Un à-compte! de quoi? Je ne vous comprends pas. — Votre mari ne vous aurait-il jamais parlé, madame, de ce qu'il nous doit? De ce qu'il vous

doit ? — Oui, madame, de nos comptes pour l'ouvrage fait au nouveau temple de sa campagne de Violet-Bank ; c'est le dernier un peu considérable que mon pauvre mari ait été capable de faire ; et c'est en y travaillant qu'il a gagné sa maladie. Quel ouvrage ? quelle maladie ? s'écria Cécile. Qu'est-ce que votre mari avait à faire à Violet-Bank ? Il est charpentier de sa profession, madame. J'imaginais que vous auriez pu vous rappeler le pauvre Hill, et que vous l'auriez peut-être apperçu. Non, je n'y ai jamais mis le pied ; sans doute vous me prenez pour madame Harrel. Sûrement, madame, j'ai cru jusqu'à présent que vous l'étiez. — Vous vous trompez ; mais dites-moi ce que c'est que ce compte. — C'est un mémoire, madame, pour un ouvrage très-pénible, un ouvrage, madame, qui coûtera sûrement la vie à mon mari ; et quoique je n'aie cessé jour et nuit de solliciter M. Harrel pour en obtenir le paiement, que je lui aye adressé plusieurs lettres pour exposer notre misère, et le

supplier d'y avoir égard, il m'a été impossible d'en arracher un seul schelling. Actuellement les domestiques, loin de me laisser la liberté de lui parler, me refusent même la porte. Ah! madame, vous qui paraissez si sensible, daignez intercéder en notre faveur! Assurez le que mon pauvre mari ne saurait plus vivre; dites-lui que mes pauvres enfants meurent de faim; ajoutez que mon pauvre Guillaume, qui nous aidait à subsister, est mort; que toutes mes peines, et le travail que mes forces me permettent de faire, ne suffisent pas à nous nourrir.

Grand dieu! s'écria Cécile très-émue, quoi! ce que vous sollicitez avec tant d'humilité, est un argent qui vous appartient si légitimement?—Oui, madame, c'est un argent gagné honnêtement, légitimement, et à la sueur de notre front. M. Harrel ne le sait que trop, et il vous le dira lui-même. Cela est impossible, repartit Cécile; il l'ignore sans doute, et je m'engage à l'en informer au plutôt.

A combien se monte ce compte ? A vingt-deux livres sterling, madame.

Comment, il ne se monte qu'à cela ?

Ah ! madame, vous autres gens riches, vous n'imaginez guère ce qu'est une pareille somme pour des pauvres comme nous. Une malheureuse famille, telle que la mienne, vivant de son travail, s'entretient long-temps avec cet argent, et en le possédant, se croit presque en paradis.

Pauvre digne femme ! ajouta Cécile, le cœur gros, et retenant à peine ses larmes, si vingt-deux livres vous procurent une si grande satisfaction, il serait réellement bien cruel qu'on vous fît attendre plus long-temps une somme si modique, et que vous réclamez à si juste titre, sur-tout votre débiteur étant en état de vous payer sans s'incommoder. Attendez-moi ici un moment, et je vous apporterai tout de suite votre argent. Elle la quitta sur-le-champ, et revint à la salle à manger, où elle ne trouva que M. Arnott, qui lui dit que M. Harrel

était à la bibliothèque avec sa sœur et quelques amis. Cécile lui dit en peu de mots de quoi il s'agissait, et le pria d'avertir M. Harrel qu'elle souhaiterait lui parler. M. Arnott secoua la tête, et obéit.

Les deux beaux-fréres revinrent ensemble; et M. Harrel lui adressant la parole d'un air satisfait : Miss Beverley, lui dit-il, je suis charmé que vous ne soyez pas encore partie : nous avons grand besoin de vos conseils; voudriez-vous bien prendre la peine de monter ?

Tout-à-l'heure, répondit-elle, il faut auparavant que je vous entretiène au sujet d'une pauvre femme à laquelle j'ai parlé par hasard, et qui m'a suppliée de vous engager à acquitter une petite dette qu'elle imagine que vous avez oubliée, et dont vraisemblablement vous n'avez jamais eu aucune connaissance.-Une dette? s'écria-t-il en changeant subitement de ton : qui est cette femme ?-Je pense qu'elle se nomme Hill. C'est la femme du charpentier que vous avez employé à la cons-

truction d'un nouveau temple à Violet-Banck. —Comment, quoi, cette femme?... Eh bien! eh bien, je penserai à la faire payer. Allons, ne perdons pas de temps, venez avec moi à la bibliothèque. — Qui, moi! après avoir si mal réussi dans ma commission? J'ai promis d'intercéder pour elle, et de faire en sorte qu'elle eût tout de suite son argent. Bon! il n'y a rien de si pressé; je chercherai son compte: je ne sais ce que j'en ai fait.

Je cours la rejoindre, et lui en demander un second. — Je ne le permettrai jamais; elle pourra m'en envoyer un autre dans quelques jours. Elle mériterait que je la fisse attendre encore une année, pour la punir de l'impertinence qu'elle a eue de vous rompre la tête de cette affaire. —Elle ne m'en a parlé que par hasard, et je lui ai promis de faire en sorte qu'elle fût payée. C'est à vous maintenant à me faciliter les moyens de m'acquiter de ma promesse. Il doit vous être à peu près égal de lui remettre aujourd'hui ces vingt-deux livres, ou de ne les lui donner

que dans un mois. Mais cette différence pour cette pauvre malheureuse est si considérable, qu'il y va pour elle de la vie ou de la mort ; car elle m'a assuré que son mari était sur le bord de sa fosse, que ses enfants mouraient presque de faim ; et quoiqueson extérieur annonce la plus grande misère, ils n'ont cependant qu'elle pour support.

Oh ! s'écria M. Harrel en riant, il faut avouer qu'elle vient de vous conter une histoire bien lamentable ! Elle s'est sans-doute apperçue que vous arriviez tout nouvellement de province. Si vous ajoutez foi à tous les contes de cette espèce, vous ne serez pas un instant tranquille, et il ne vous restera jamais un sou dans votre bourse Cette femme, répondit Cécile, ne saurait chercher à m'en imposer ; son visage porte des marques trop évidentes et trop effrayantes des peines qu'elle éprouve.

Bon bon ! ajouta-til, lorsque laville vous sera mieux connue, il sera plus difficile de vous tromper ; vous verrez qu'il

n'est rien de si commun que de trouver des femmes de cette espèce, qui, pour vous émouvoir, parlent d'un mari malade et de cinq petits enfants mourants de faim. Ce sont des moyens usés, qui ne produisent plus aucun effet, et dont on se moque. — Je ne me moquerai jamais des malheureux; et les cœurs durs qui verront leurs peines avec indifférence, n'auront rien de commun avec moi. Cette pauvre femme, dont j'ai osé entreprendre la cause, n'eût-elle point d'enfants, serait encore elle-même un objet de pitié. Elle est si faible, qu'à peine peut-elle se traîner, et si pâle, qu'elle paraît presque mourante. — Imposture que tout cela; rien n'est plus certain. A peine vous aura-t-elle quittée, qu'elle cessera de se lamenter. Non, Monsieur, lui répliqua Cécile un peu impatientée; rien ne m'engage à soupçonner qu'elle ait la moindre envie de me tromper, puisqu'elle ne vient point ici comme mendiante, quoique sa pauvreté l'y autorisât; elle y vient pour solliciter le paiement d'un ouvrage

ouvrage que son mari a fait ; et si elle en impose à cet égard, rien de si facile que de découvrir la fraude.

A ces mots, M. Harrel parut pendant quelques moments assez déconcerté; mais, s'étant bientôt remis, il dit d'un air aisé : comment a-t-elle fait pour parvenir jusqu'à vous ? Je l'ai trouvée à la porte de la rue. Dites-moi, je vous prie, auriez-vous quelqu'objection contre ce mémoire? Je ne saurais encore en former aucune ; je n'ai pas eu le temps de l'examiner. Vous savez cependant qui est cette femme, et que son mari a travaillé pour vous ; par conséquent il est vraisemblable que l'argent qu'elle demande est bien légitimement dû. Cela est-il possible, vrai, ou non ? — Oui, oui, j'avoue que je reconnais cette femme ; elle a bien pris soin de me le rappeler. Voilà neuf mois qu'elle ne cesse de me tourmenter.

Cette réponse ferma la bouche à Cécile ; elle avait supposé jusqu'alors, que la vie dissipée de M. Harrel l'avait empêché de s'appercevoir de l'injustice de son procédé;

mais lorsqu'elle reconnut qu'il en était si bien informé, et qu'il avait pu souffrir avec indifférence, qu'une pauvre femme l'eût tous les jours pendant neuf mois sollicité vainement pour obtenir le paiement d'une dette aussi légitime, elle en fut aussi surprise que révoltée. Ils gardèrent l'un et l'autre pendant quelques moments le plus profond silence. Ensuite M. Harrel bâilla, étendit les bras, et demanda nonchalamment : mais pourquoi le mari ne vient-il pas lui-même ? Ne vous ai-je pas déjà dit, repartit Cécile, qui s'attendait peu à une pareille question, qu'il était très-malade, et hors d'état de travailler ? — Eh bien ! dès qu'il sera mieux, ajouta-t-il en s'avançant vers la porte, il n'a qu'à venir, et je lui parlerai.

Cécile, accablée de cet excès d'insensibilité, se tourna machinalement du côté de M. Arnott, d'un air qui semblait implorer son assistance. Celui-ci baissa la tête, et craignant de rencontrer ses yeux, sortit brusquement.

M. Harrel se tournant alors à moitié, quoique sans envisager Cécile, lui dit familièrement : Eh bien, ne voulez-vous pas venir ? Non, Monsieur, répondit-elle froidement. Il continua son chemin, et remonta à la bibliothèque, la laissant aussi surprise que mécontente de la conversation qu'ils venaient d'avoir ensemble. Grand dieu, s'écria-t-elle, quelle étrange insensibilité ! Laisser périr de faim une malheureuse famille, uniquement par opiniâtreté, et pour prouver que sa misère n'est pas telle qu'on la dépeint ! Ajouter à sa calamité, en retenant le salaire qui lui est dû, et qu'on sera à la fin forcé de lui donner, quoique l'indolence, l'oubli ou l'injustice s'obstinent à le lui refuser ! Que mon oncle connaissait peu, qu'il était loin de soupçonner le caractère du tuteur auquel il m'a confiée !

Avant qu'elle fût sortie de la salle, un des domestiques vint lui dire que son maître la priait de se rendre à la bibliothèque. Peut-être se repent-il, dit-elle

en elle-même ; et flattée de cette idée, elle se hâta de l'aller joindre. Il était avec sa femme, le chevalier Robert Floyer et deux autres personnes, dissertant tout à leur aise autour d'une grande table couverte de plans et de modèles en petit.

M. Harrel lui adressa tout de suite la parole, et lui dit. vous m'avez fait un grand plaisir de venir ici ; nous ne saurions rien conclure avant de vous avoir consultée : ayez la bonté de jeter la vue sur ces différents modèles, et dites-moi celui que vous trouvez le plus de votre goût. Cécile, sans avancer d'un seul pas, resta immobile à la vue de ces plans pour la construction de nouveaux édifices, tandis que les ouvriers qui avaient construit les anciens n'étaient point encore payés. La cruelle sottise qu'il y avait à vouloir élever de nouveaux trophées au luxe, lorsque ceux qu'on venait à peine de finir avaient occasionné la ruine des malheureux qui y avaient travaillé, excita en elle une indignation qu'elle crut inutile de chercher à déguiser. L'aisance

et l'air dégagé de l'auteur de ces injustices lui inspirèrent autant d'aversion que de répugnance, et se rappelant la leçon que lui avait donnée l'étranger à la répétition de l'opéra, elle résolut de changer de demeure le plutôt qu'elle pourrait, répétant en elle-même : « Oui, j'aurai soin » de me soustraire à la distraction dont » l'opulence sourde aux plaintes du mi-» sérable est menacée. »

Madame Harrel étonnée de son silence et de son air sérieux, lui demanda si elle était malade. Le chevalier Floyer, se tournant alors de son côté pour la considérer plus à son aise, lui dit : « commen-» ceriez-vous déjà à vous ressentir des » influences de l'air de Londres ? » Cécile tâcha de recouvrer sa tranquillité, et répondit le mieux qu'elle put à ces différentes questions ; elle persista néanmoins à refuser de donner aucun avis relativement aux plans ; et après y avoir jeté un coup-d'œil en passant, elle se retira.

M. Harrel, qui, dans le fond de l'âme, connaissait mieux que personne la raison

d'une pareille conduite, se garda bien d'en donner l'explication ; et voyant avec peine qu'elle était plus affectée qu'il ne l'aurait cru d'une affaire qui, à ses yeux, était si peu importante, il chercha à l'en distraire. Il la suivit, et lui dit : miss Beverley, sera-ce assez-tôt demain de s'occuper de votre protégée ? Oui, sans doute, répliqua-t-elle, agréablement surprise d'une pareille question. En ce cas, ayez la complaisance de la faire avertir de venir me trouver demain matin.

Charmée d'une commission aussi inattendue, elle le remercia par un gracieux sourire de l'en avoir chargée : et en se pressant de descendre pour porter cette bonne nouvelle à celle qui l'attendait, elle inventait mille excuses pour justifier les délais qu'elle avait essuyés jusqu'alors, se persuadant facilement que M. Harrel, qui commençait à reconnaître l'injustice de sa conduite, se proposait d'en changer par la suite. La pauvre femme la vit revenir avec un air si satisfait, qu'elle imagina que M. Harrel ne tarderait pas

à acquitter sa dette. Elle s'apperçut bientôt de son erreur ; car aussi-tôt qu'elle fut instruite de sa réponse, elle dit : Ah, Madame, c'est toujours le même langage! il me remet continuellement au lendemain. Mais je suis actuellement en état de supporter de nouveaux délais ; ainsi je me garderai bien de me plaindre de ce contre-temps ; l'indulgence que je viens d'éprouver de votre part, suffirait pour me faire tout oublier. Ayez soin, je vous prie, lui dit Cécile, de consulter un médecin sur la manière dont votre mari doit être médicamenté et nourri. Je vais vous donner de quoi payer sa première visite ; et s'il est nécessaire qu'il en fasse d'autres par la suite, ne craignez pas de me le faire connaître. En parlant ainsi, la compâtissante Cécile ouvrait de nouveau sa bourse ; mais madame Hill lui saisissant la main, s'écria : non, madame, non ; je ne suis point venue ici pour abuser de vos bontés. Bénie soit l'heure où j'y suis arrivée ! Elle lui dit alors qu'elle ne se trouvait plus actuellement dans un besoin

si urgent, et que pendant son absence un monsieur était entré dans la chambre où elle était, et lui avait donné cinq guinées.

Cécile ne douta pas, d'après le portrait qu'elle lui en fit, que cette personne ne fût M. Arnott. Cette libéralité de sa part, si analogue à sa façon de penser, lui donna la meilleure opinion possible de son caractère, et affermit encore l'estime que ce vertueux jeune homme lui avait inspirée. Elle garda pour une autre occasion le secours qu'elle destinait à la femme Hill; et en lui recommandant de la faire demander le lendemain, lorsqu'elle viendrait recevoir son paiement; elle la renvoya auprès de son mari.

Les promesses de M. Harrel avaient inspiré à miss Beverley une confiance entière; et pour lui en marquer son contentement, elle eut pour lui, pendant toute la journée, des égards plus marqués qu'à l'ordinaire. M. Arnott, de son côté, enchanté d'avoir obtenu une approbation dont il faisait tant de

cas, et qu'il lisait dans les beaux yeux de Cécile, se trouvait amplement récompensé de ses cinq guinées, et aurait volontiers donné à ce prix tout ce qu'il possédait au monde.

CHAPITRE X.

Une Provocation.

Le lendemain, après qu'on eut déjeûné, Cécile attendit impatiamment des nouvelles de la pauvre femme du charpentier. Mais, quoique M. Harrel qui déjeûnait ordinairement dans sa chambre, entrât chez sa femme à l'heure qu'il avait coutume de s'y rendre pour voir ce qui s'y passait, il n'en fit pas la moindre mention. en conséquence, elle descendit elle-même dans la salle, pour demander aux domestiques s'ils n'avaient point vu madame Hill. Oui, lui répondirent-ils; elle a parlé à monsieur, et s'en est retournée. Elle rentra alors chez madame Harrel, où le desir qu'elle avait de s'instruire de ce qui s'était passé la retint, quoique l'arrivée du chevalier Floyer lui eût fait souhaiter de se retirer. Elle ne savait si elle devait imputer à un défaut

de mémoire, ou au dessein formel d'éluder l'effet de sa promesse, le silence que M. Harrel affectait de garder à cet égard.

Ils eurent au bout de quelques minutes la visite de M. Morrice, qui venait, leur dit-il, pour prévenir les dames qu'il y aurait le lendemain matin à l'opéra une grande répétition d'un nouveau ballet, où, quoiqu'on eût assez de peine d'être admis, il tâcherait, pour peu que cela leur fit plaisir, de leur procurer l'entrée. Madame Harrel se trouvant engagée ailleurs, refusa son offre. Alors, s'adressant à Cécile, il lui dit : y a-t-il long-temps, Mademoiselle, que vous n'avez vu notre ami Monckton? Je ne l'ai pas vu, monsieur, depuis le jour de la répétition.

Dans ce moment un domestique apporta une lettre à Cécile. Elle allait se retirer dans sa chambre pour la lire; mais à la prière de M. Monckton qui entra dans le même instant, elle se contenta de s'approcher d'une fenêtre. Voici ce quelle contenait.

A Mademoiselle. . . . .

« Très-honorée demoiselle,

» Celle-ci sera pour vous présenter
» mon humble respect. M. Harrel ne m'a
» rien donné. Je n'ai pas voulu me rendre
» importune, ayant de quoi pouvoir
» attendre; ainsi je finis,

» Très-honorée demoiselle,

» Votre très-humble servante, à vos
» ordres jusqu'à la mort, »

M. Hill.

Le déplaisir que lui causa cette lecture fut remarqué dans toute la compagnie; et tandis que M. Arnott la regardait d'un air qui témoignait une curiosité qu'il cherchait vainement à déguiser, M. Monckton, sous l'apparence de ne prendre aucune part à ce qui se passait, cachait le plus vif intérêt. Morrice eut seul la hardiesse de l'interroger; et s'avançant effrontément, il lui dit : celui qui

qui a tracé ces lignes est un mortel fortuné ; car il a trouvé le secret de vous affecter, et sa lettre ne vous est pas indifférente. Je pense bien différemment, répliqua M. Arnott ; car il me semble qu'elle a produit du mécontentement et de l'inquiétude. Je vous assure, répondit Cécile, qu'elle est d'une personne de mon sexe.

Dès que Cécile fut en liberté, elle envoya son domestique chez le charpentier, pour savoir au vrai sa situation et celle de sa famille, et fit dire à la femme de venir lui parler le plutôt qu'il lui serait possible. Le rapport qu'il lui fit augmenta l'intérêt qu'elle prenait déjà à ces pauvres gens, et elle résolut de ne rien épargner pour les soulager. Elle apprit que ces malheureux occupaient un petit logement au second étage ; qu'ils avaient cinq filles ; que les trois aînées travaillaient sans relâche avec leur mère à rempailler des chaises ; que la quatrième, quoique très-jeune, avait soin de la dernière, tandis que le pauvre mari,

couvert de contusions et de plaies occasionnées par une chûte en travaillant à VioletBanck, était devenu un véritable objet de pitié.

Aussi-tôt que Cécile eut appris l'arrivée de madame Hill, elle la fit monter dans son appartement, où elle la reçut avec toute la bonté possible, et la pria de lui dire le temps auquel M. Harrel avait promis de la payer. Demain, madame, répondit-elle en secouant la tête: c'est toujours la même réponse, j'attendrai cependant aussi long-temps que je le pourrai. A la fin, pourtant, quoique je n'aie pas osé le lui dire, s'il persiste à refuser de me satisfaire, je serai forcée à le traduire en justice —Vous proposeriez-vous donc de le faire assigner?—Je ne devrais pas vous l'avouer, madame. Il est vrai que nous y avons pensé plusieurs fois. Tant qu'il nous a été possible de nous passer de cet argent, nous avons cru devoir prendre patience, et éviter de nous faire des ennemis. Mais, madame, M. Harrel m'a traitée si durement

ce matin, qne si je ne craignais de vous fâcher, j'anrais bien de la peine à ne pas en témoigner tout mon ressentiment ; car, lorsque je lui ai dit que je n'avais plus aucun soutien depuis la mort de mon pauvre Guillaume, il a eu la cruauté de me répondre : Tant mieux! c'est toujours un gueux de moins. Comment! s'écria Cécile extrêmement choquée d'une réponse aussi barbare, est-ce là la raison qu'il vous a donnée pour justifier ses fréquents renvois et son manque de parole?—Il m'a assuré, madame, et cela est réellement vrai, qu'aucun des autres ouvriers n'avait encore été payé : mais ils sont plus en état d'attendre que nous; car nous sommes les plus pauvres, et nous avons toujours été malheureux. M. Harrel ne s'est servi de nous, que parce qu'il devait une somme si considérable à son architecte, que celui-ci avait refusé de rien entreprendre pour lui, qu'après qu'il aurait été payé de ce qu'il avait déjà fait. Il nous avait bien prévenus que nous ne recevrions jamais d'argent;

mais nous nous flattions qu'il se prêterait à notre situation. Nous étions sans ouvrage, on nous persécutait ; jamais on ne nous avait offert d'entreprise aussi avantageuse ; nous avions un grand nombre d'enfants à nourrir, bien des pertes à réparer et des maladies fréquentes... Ah, madame, si vous saviez tout ce que le pauvre souffre !

Ce discours présenta une foule d'idées toutes nouvelles à l'esprit de Cécile ; elle avait peine à concevoir qu'un homme pût conserver cet extérieur libre et avantageux qui annonçait le bonheur, et se rendre en même temps coupable d'une pareille injustice et de tant d'inhumanité, et qu'il eût le front de tirer vanité d'ouvrages dont la main-d'œuvre n'était point encore payée. Elle voyait avec étonnement, qu'il continuait toujours à vivre avec le même faste, et que, quoique son crédit commençât à tomber, il ne diminuait en rien sa dépense. Cette conduite lui paraissait si extraordinaire, qu'elle avait peine à croire, malgré ce qu'elle voyait, qu'une telle inconséquence

n'eût pas un motif qu'elle ignorait encore. Elle demanda alors à madame Hill, si elle avait eu soin de procurer un médecin à son mari. Oui, madame; recevez mes très-humbles remercîments, pour m'en avoir fourni les moyens. Il est vrai que je n'en suis pas plus pauvre pour cela; car cet honnête docteur a refusé de recevoir mon argent. — Et vous donne-t-il quelque espérance? Que vous a-t-il dit? — Il m'a dit, madame, qu'il ne pouvait en réchapper; et c'est ce que je ne savais déjà que trop. — Pauvre femme! quand vous l'aurez perdu, que ferez-vous? — Ce que j'ai fait, madame, après la mort de mon pauvre Guillaume; je travaillerai encore plus assiduement. — Grand dieu! quel triste sort! Mais quelle raison avez-vous pour montrer plus d'attachement à votre pauvre Guillaume, que vous ne paraissez en avoir pour tout le reste de votre famille? C'était, madame, notre seul fils, et c'est sur lui qu'étaient fondées toutes nos espérances. Il avait dix-sept ans, il était grand, bien

fait, d'un si bon naturel. . . Je voyais en lui le soutien et le père de ses cinq sœurs, quand elles n'auraient plus leurs parents; jamais il ne m'a coûté d'autres larmes que celles que j'ai versées à sa mort. Ici, la pauvre mère s'abandonna à sa douleur; et Cécile, pénétrée de sa situation, mêla ses larmes aux siennes. Ensuite, par de tendres exhortations, elle s'efforça de la consoler. Souvenez-vous, lui disait-elle, qu'il a quitté un monde où tout est corrompu, pour aller habiter le séjour de la félicité. Elle lui promit ensuite ses sollicitations auprès de M. Harrel, et l'assura qu'elle toucherait bientôt l'argent qui lui était dû. O madame! s'écria cette pauvre femme, vous n'imagineriez pas combien je suis attendrie d'entendre une dame de votre condition me parler avec tant de douceur, tandis que je n'ai éprouvé que des duretés de la part de M. Harrel. Ce que je redoute le plus, madame, c'est que, lorsque j'aurai perdu mon mari, il ne me soit encore plus difficile de lui faire en-

tendre raison. Une pauvre veuve a bien de la peine à se faire rendre justice : d'ailleurs, je n'espère pas lui survivre long-temps ; la maladie et le chagrin abrégent nos jours. Et quand nous serons morts, mon mari et moi, qui aura soin de nos pauvres enfants ? Ce sera moi, repartit la généreuse Cécile. Vous verrez que tous les gens riches ne sont pas impitoyables : je tâcherai de réparer, en quelque façon, les torts que vous avez essuyés.

Cette pauvre femme, étonnée et hors d'elle-même d'une promesse si consolante, se mit de nouveau à fondre en larmes, et exprima en sanglottant sa gratitude avec tant de vivacité, que Cécile en fut pénétrée. Elle tâcha de la calmer par des assurances réitérées de ne jamais l'abandonner ; elle lui promit solemnellement, qu'elle serait payée le samedi suivant, c'est-à-dire, au bout de trois jours.

Lorsque madame Hill fut un peu remise de son émotion, elle pria humblement Cécile de lui pardonner un trans-

port dont elle n'avait pas été la maîtresse; elle lui rendit graces de l'engagement qu'elle avait daigné prendre, l'assurant qu'elle se garderait bien d'abuser de ses bontés. J'ose même espérer, continua-t-elle, que, pourvu que M. Harrel me satisfasse à peu près au moment de la mort de mon pauvre mari, ce que j'ai nous suffira jusqu'alors.

Cécile résolut de faire un nouvel effort auprès de M. Harrel pour l'engager à payer cette dette; et dans le cas où elle ne réussirait pas à l'y déterminer dans deux jours, de l'acquiter elle-même. Piquée cependant des refus qu'elle avait déjà essuyés de la part de M. Harrel, et découragée par tout ce qu'elle aviat ouï dire de sa nonchalance et de son peu d'ordre, elle ne savait trop comment s'y prendre, et eut recours une seconde fois à M. Arnott, qui avait déjà connaissance de l'affaire. Et elle le pria de l'aider et de la conseiller. Celui-ci, quoique enchanté de ce qu'elle daignait le consulter, lui répondit d'un air à lui faire entrevoir qu'il désespérait de réussir. Il promit néanmoins

de parler à M. Harrel à ce sujet ; mais il ne fit cette promesse que pour l'obliger, lui donnant fort bien à entendre que ses sollicitations seraient infructueuses.

Madame Hill revint dès le lendemain matin, et fut encore renvoyée sans argent. Alors M. Arnott, à la prière de Cécile, suivit M. Harrel dans son appartement pour lui demander la raison qui l'avait porté à manquer à sa promesse. Ils restèrent quelque temps ensemble ; et lorsqu'il rejoignit Cécile, il lui apprit que son beau-frère l'avait assuré qu'il chargerait son homme d'affaire Davison de la payer le jour suivant. Il en fut cependant de même le lendemain que les autres jours. Madame Hill vint, vit Davison, et ne fut point payée. Cécile, à qui elle en fit part, alla sur le champ trouver M. Arnott, et le pria de s'informer de Davison, pourquoi il avait encore renvoyé cette femme sans la satisfaire. Il apprit que Davison n'avait reçu aucun ordre à cet égard de son maître. Je vous prie donc, s'écria-t-elle avec autant de

vivacité que de chagrin, de vouloir bien retourner pour la dernière fois auprès de M. Harrel. Je suis mortifiée de vous charger d'une commission aussi désagréable ; mais je suis sûre que vous prenez quelqu'intérêt à ces pauvres gens, et que vous ne refuserez pas dans ce moment de les servir de votre crédit, comme vous l'avez fait de votre bourse. Je voudrais seulement savoir s'il n'y a point eu d'erreur, ou si ces délais ne tendent qu'à me lasser, et m'empêcher de solliciter davantage.

M. Arnott, avec une répugance qu'il eut autant de peine à déguiser que son admiration pour celle qui daignait avoir recours à lui, fit encore un effort, et fut chez M. Harrel. Il ne tarda pas à revenir ; et Cécile vit bien, lorsqu'il rentra, qu'il était choqué et déconcerté. Dès qu'il se trouvèrent seuls, elle le pria de lui communiquer ce qui s'était passé entre eux. Rien, répondit-il, qui puisse vous satisfaire. Lorsque j'ai prié mon beau-frère d'entrer en matière avec

moi, il m'a assuré que son intention était de satisfaire tous ses ouvriers à la fois, parce que, s'il en payait un seul de préférence, tous les autres seraient mécontents. Cela me paraît bien singulier, s'écria Cécile; ne veut-il donc payer personne? Il promet qu'il les payera tous à la fin du quartier, mais qu'il ne saurait dans ce moment, se dessaisir de son argent.

Cécile n'osa pas dire tout ce qu'elle pensait; elle se contenta de le remercier de la peine qu'il s'était donnée, et résolut, sans faire d'autres démarches, de prier le lendemain matin M. Harrel de lui avancer vingt-deux livres sterling, et de lui payer elle-même avec cet argent le charpentier, malgré le risque qu'elle courait de n'en être jamais remboursée.

Dès le samedi matin, jour qu'elle avait fixé à madame Hill pour recevoir ce qui lui était dû, elle se rendit à l'appartement de M. Harrel; avant qu'elle eût eu le temps de lui exposer le sujet de sa visite, il lui dit du ton du monde le plus dégagé et le plus satisfait: Eh bien, miss Beverley,

donnez-moi des nouvelles de votre protégée ; je me flatte qu'elle doit être contente. Je vous prie de lui recommander de ne dire à personne qu'on l'a payée ; car autrement elle me mettrait dans un embarras dont je ne lui saurais pas bon gré. L'auriez-vous donc payée ? s'écria Cécile tout étonnée. Oui, vous savez que je vous l'avais promis.

Cette nouvelle la charma autant qu'elle la surprit ; elle le remercia plusieurs fois des égards qu'il avait eu à sa prière ; et très-empressée de faire part à M. Arnott de cette nouvelle, elle courut promptement le chercher. Elle s'écria, aussi-tôt qu'elle l'apperçut : A présent, monsieur, je ne vous tourmentrai plus par mes commissions fâcheuses ; la famille Hill est à la fin satisfaite. De votre part, madame, aucune commission ne saurait m'être désagréable. Comment la chose s'est-elle passée ? M. Harrel a-t-il reconnu de lui-même l'injustice de son procédé ? ou avez-vous été dans le cas de lui en parler ?

Il hésita un instant avant de lui répondre, et

et cette circonstance ne lui permit plus de douter qu'il n'y eût quelque mystère là-dessous. Elle commença à craindre qu'on ne l'eût abusée; et sortant tout de suite de l'appartement, elle envoya chercher madame Hill. Cette pauvre femme parut à peine, que Cécile fut convaincue du contraire; car ne se possédant plus, et pouvant difficilement contenir sa joie et sa reconnaissance, elle se précipita aux pieds de sa bienfaitrice pour lui rendre grâces de la justice qu'elle venait d'obtenir par son moyen.

Cécile lui donna alors quelques conseils, promit de lui continuer ses bontés, et offrit de s'intéresser en faveur de son mari pour le faire recevoir dans un des hôpitaux de la ville; mais elle lui dit qu'il avait déjà demeuré plusieurs mois dans l'une de ces maisons, où l'on avait décidé que sa maladie était incurable; et qu'il avait souhaité passer ses derniers moments au sein de sa famille. Eh bien! répliqua Cécile, rendez-les lui aussi supportables que vous le pourrez, et revenez me trou-

ver la semaine prochaine ; je tâcherai de vous mettre à même de gagner votre vie d'une manière moins pénible que vous ne le faites à présent. Elle s'empressa ensuite de rejoindre M. Arnott ; et après plusieurs conjectures et quelques questions qu'elle lui fit, elle l'amena enfin au point de lui avouer qu'il avait prêté à son beau-frère l'argent avec lequel il avait payé madame Hill.

Frappée de ce trait de générosité, elle l'en remercia, et l'en loua avec cette chaleur que donne aux âmes sensibles la vue d'une belle action ; et flatté des éloges de la personne qu'il aimait, et qu'il considérait le plus, M. Arnott fit dans son cœur le vœu solomnel de consacrer à la vertu, ses biens, son temps et toutes ses facultés.

Fin du premier livre.

LIVRE II.

CHAPITRE PREMIER.

Un homme opulent.

L'effronterie avec laquelle M. Harrel s'était attribué une action qu'il devait à la générosité de M. Arnott, augmenta le dégoût que Cécile sentait depuis long-temps pour lui, et servit à la confirmer dans la résolution qu'elle avait prise de quitter sa maison. Sans attendre plus long-temps les avis de M. Monckton, elle résolut de se rendre tout de suite chez ses autres tuteurs, et de voir si elle trouverait auprès d'eux plus de douceur et plus de tranquillité. Elle se rendit au logis de M. Briggs. Elle se nomma; et un petit polisson tout déguenillé, qui était sur la porte, la fit entrer dans une

salle basse, où elle attendit avec assez de patience pendant demi-heure. M. Briggs parut enfin. C'était un petit homme, gros et vigoureux, ayant de petits yeux noirs et perçans, un visage quarré, un teint olivâtre, et un nez tant soit peu recourbé. Sa parure ordinaire, tant l'hyver que l'été, était un habit complet couleur de suie, des bas de laine trêmés de bleu et de blanc, une chemise sans manchettes, et une perruque ronde : il était rarement sans un bâton à la main, sur l'extrêmité duquel toutes les fois qu'il ne parlait pas, il posait constamment sa tête. Il entra, au grand étonnement de Cécile, en tenant sa perruque sur les doigts de la main gauche, tandis qu'avec la droite il en arrangeait les boucles; et malgré la rigueur de la saison, sa tête chauve était nue et sans chapeau.

Eh bien, s'écria-t-il en entrant, vous pensiez que je ne viendrais pas ? Cécile commença à lui faire des excuses de ce qu'elle n'était pas venue le voir plutôt. Bon, bon, s'écria-t-il, toujours dans

le monde, on n'a pas un instant pour se voir. Charmant tuteur, M. Harrel ! Et l'autre, où est-il ? Où trouver don *Bouffi*.

Si vous entendez par-là M. Delvile, je vous avouerai, monsieur, que je ne l'ai point encore vu. Je l'ai cru ainsi ; cela est égal, tout aussi bien ne le point voir du tout. Je vous dirai seulement que c'est un duc allemand, ou un don Fernand espagnol. Mais vous m'avez, sans quoi seriez à plaindre. Une paire d'imbéciles ! ne sachant quand faut vendre, ou quand convient d'acheter Je n'ai jamais eu le moindre commerce avec aucun d'eux. Nous sommes rencontrés une ou deux fois par hasard, et cela pour rien; j'ai seulement entendu don *Braggard* compter les grands sés ancêtres, incapables, tous tant qu'ils sont, de tirer le moindre profit de l'argent. Après lui vient M. Harrel.... Vingt révérences à chaque mot..... Regarde sa montre..... aussi grosse à peu près qu'une pièce de douze sous..... Pauvre innocente!.... Voilà un couple de tuteurs singuliers!

Eh bien, vous m'avez, je vous le répète, faites-y réflexion.

Cécile ne sut absolument que répondre à ces discours étranges, et le laissa parler sans l'interrompre, tout le temps qu'il jugea à propos, jusqu'à ce qu'il eût épuisé tous ses sujets de plainte et exhalé son humeur : alors, arrangeant sa perruque sur sa tête, il avança sa chaise tout près de la sienne, et fixant ses petis yeux noirs sur elle, sa colère se calma tout-à-coup, et il parut de la meilleure humeur du monde. Après l'avoir regardée pendant quelque temps avec beaucoup de satisfaction, il lui dit d'un air malin : Eh bien, ma poulette, avez déjà sans doute un amoureux ? Cécile se mit à rire, et répondit que non. Ah ! petite friponne, je ne vous crois pas ; ce sont des contes ! Il faut parler franchement. Il convient que je sois informé ; n'estes-vous pas ma pupille ? Certainement bientôt majeure ; pas tout-à-fait encore ; au fond, qu'est-ce que cela me fait ? Alors elle l'assura beaucoup plus sérieusement, qu'elle n'avait aucune confidence de cette espèce à lui faire.

Eh bien, quand vous seriez dans ce cas, quel mal y aurait-il? Sûrement il se présentera assez de galans faisant les passionnés... Ecoutez quelques bons avis. Gardez-vous des escrocs, ne vous en rapportez pas aux boucles de souliers; toutes celles qui brillent ne sont pas toujours de vrais diamans; tout n'est que tromperie. Un homme du bon ton est souvent aussi artificieux qu'un autre. Ne donnez jamais votre cœur à celui dont la pomme de la canne vous paraît d'or; ce n'est autre chose que du cuivre doré. Tout n'est que fraude. Il vous dépouillerait en moins d'une année, vous laisserait sans le sou. Le seul moyen de vous mettre à l'abri, c'est de me les amener, et de me consulter. Cécile le remercia de ses avis, et promit de ne pas les oublier.

Voilà l'unique moyen de n'être pas trompée, continua-t-il; amenez-les moi. Ils ne m'en imposeront pas. Je connais leurs rubriques, et nous serons à deux de jeu. Je demanderai qu'ils me montrent l'état de leurs revenus; je verrai la figure

qu'ils feront ! — Certainement, monsieur, cette méthode est excellente, et je me propose bien de la suivre. — Oui, oui, suis au fait de leurs manœuvres. Je connaîtrai bientôt s'ils sont ou ne sont pas au-dessus du pair. Ne vous laissez pas éblouir par les dorures ; ce n'est que du clinquant, apparence et point du substance. Vous ferez mieux de vous en rapporter à moi : j'aurai soin de vous : je sais où trouver ce qu'il vous faut.

Elle le remercia de nouveau ; et plus que satisfaite de ce qu'elle venait d'entendre, sans desirer de nouveaux conseils de sa part, elle se leva pour s'en aller. Eh bien, répéta-t-il, lui faisant signe de la tête d'un air tout-à-fait gracieux, je vous dis encore une fois de vous en rapporter à moi; je vous trouverai un mari tel qu'il vous le faut ; ainsi ne soyez point en peine.

Cécile en riant, le pria de s'épargner ce soin, et l'assura qu'elle n'était point du tout pressée. Tant mieux, dit-il, bon enfant ; il n'y a rien à craindre pour vous. Je chercherai, et j'en trouverai un. Cela n'est pas bien aisé non plus : les temps son

durs ! les bons maris rares ! guerres et révolutions ! fonds bas ! femmes dépensières ! . . . . Mais soyez tranquille ; faites de votre mieux, serez bien placée.

Elle partit tout occupée de la scène qui venait de se passer, et réfléchissant sur la singularité de sa destinée qui lui faisait fuir une maison où elle venait de voir avec douleur dominer une faiblesse qui, restreinte dans de justes bornes, aurait fait le bonheur de celle où elle allait retourner. Elle conclut cependant que quelque dangereuses que fussent les conséquences d'un luxe immodéré, ses effets étaient néanmoins plus flatteurs et moins révoltans qu'une avarice sordide. Cependant l'un et l'autre lui étaient également odieux, et elle ne desirait pas moins de fuir les extravagances injustes et répréhensibles de M. Harrel, que la parcimonie déplacée et rebutante de M. Briggs. Elle se rendit ensuite à la place de Saint-James, persuadée que son troisième tuteur, à moins qu'il ne ressemblât à l'un des deux autres, devait nécessairement leur être préférable.

CHAPITRE II.

Un homme de naissance.

LA maison de M. Delville, spacieuse et de belle apparence, n'était point bâtie dans le goût moderne; mais elle avait la magnificence des anciens temps: tous les domestiques étaient de vieux serviteurs, couverts de riches livrées, dont les manières étaient humbles et respectueuses; tout ce qu'on y voyait avait un air imposant. Il est vrai que cette dignité était monotone et sombre; et qu'en inspirant une certaine vénération, elle faisait naître aussi la tristesse.

Cécile se fit annoncer, et fut reçue sans la moindre difficulté; elle fut conduite en cérémonie à celui de M. Delvile à travers d'une longue file d'appartements, où nombre de domestiques se trouvèrent rangés en haie sur son passage. Il la reçut

avec une politesse froide et un air de protection qui ne pu qu'être fort désagréable à une jeune personne du caractère de Cécile : cependant , trop occupé de sa propre importance pour faire attention à ce qui se passait chez les autres, il attribua l'émotion que sa réception lui occasionnait, à la vénération que la présence d'un homme de son rang et de sa considération devait naturellement inspirer.

Il commanda à un domestique d'approcher un fauteuil : à peine à son entrée se leva-t-il à demi de dessus le sien , ensuite remuant la main avec une inclination de tête , il lui fit signe de s'asseoir , et lui dit : Je suis enchanté , miss Beverley, que vous ayez pris le moment où je me trouve seul , ce qui est assez rare à cette heure-ci ; je suis ordinairement accablé de monde. Je le suis aussi que vous m'ayez fait la grace de venir de vous-même , sans attendre que je vous fisse avertir : à quoi je n'aurais certainement pas manqué , au moment même où j'ai été informé de votre arrivée, si une multitude d'objets de la

plus grande importance m'avaient laissé le temps de respirer.

Cet étalage fastueux de grandeur fit presque repentir Cécile de sa visite, persuadée d'avance que l'objet qu'elle avait eu en la faisant, ne serait point rempli. Ces réflexions, augmentant son embarras, il fut aisé à M. Delvile de croire que le respect qu'il lui inspirait en était la cause : touché d'une timidité qui lui plaisait autant qu'elle le flattait, il voulut, par bonté, la mettre un peu plus à son aise, et prit un ton de protection qui acheva de décourager sa pupile, et la mortifia au dernier point.

Après quelques questions bannales, relativement à sa manière de vivre, il ajouta qu'il avait lieu de croire qu'elle était contente de la famille Harrel, qu'ils en agissaient bien avec elle : dans le cas, lui dit-il, où vous auriez quelque sujet de plainte, vous savez à qui vous pouvez vous adresser. Il lui demanda ensuite si elle avait vu M. Briggs. Oui, monsieur, je sors dans l'instant de chez lui. J'en suis fâché ;

fâché ; son logement est peu convenable pour recevoir une jeune demoiselle. Lorsque le doyen me fit prier de vouloir bien consentir à être l'un de vos tuteurs, je refusai, sans hésiter, cette charge, ainsi que j'ai coutume de faire en pareilles occasions, qui ne se présentent réellement que trop fréquemment : mais le doyen étant un homme pour lequel j'avais véritablement de l'estime, dès que je m'apperçus que ce refus l'avait affecté, je surmontai ma répugnance pour lui faire plaisir ; et cela, non-seulement malgré la loi générale que je m'étais imposée, mais encore contre mon inclination.

Ici il s'arrêta, comme pour attendre un compliment ; mais Cécile peu disposée à lui en faire, se borna à une légère inclination de tête. J'ignorais encore, continua-t-il, au moment où je donnai mon consentement, qui étaient ceux dont j'allais devenir le collégue. Je n'aurais jamais soupçonné que le doyen connût assez peu les usages pour m'accoler à mes inférieurs à tous égards. Dès que je sus ce qui en

était, j'insistai pour que mon nom et mon crédit ne fussent point avilis par une pareille association.

Il fit encore ici une nouvelle pause; non pour attendre une réponse de Cécile, mais uniquement pour lui donner le temps de témoigner combien elle desirait d'apprendre les moyens qu'on avait employés pour l'y résigner. Le doyen, reprit-il, était alors dangereusement malade; il me sembla que mon refus le chagrinait : j'en fus fâché; c'était un très-honnête homme, qui n'avait point cru m'offenser. A la fin, je reçus ses excuses, et j'eus même la condescendance d'accepter cette tutèle. En conséquence, il vous est loisible de vous regarder comme ma pupille; et quoiqu'il me paraisse peu convenable de communiquer souvent avec vos autres tuteurs, je serai cependant toujours prêt à vous rendre service, à vous donner des avis, et charmé de vous voir. Vous me faites beaucoup d'honneur, monsieur, repartit Cécile extrêmement rebutée de ce ton poliment fastueux, et se levant pour s'en aller.

Eh bien, ma chère! lui dit M. Delvile en lui prenant la main : à présent que vous vous êtes hasardée à venir ici, ne craignez point d'y revenir souvent. Je veux vous présenter à madame Delvile : je suis persuadé qu'elle sera enchantée de pouvoir vous témoigner de l'amitié. Ainsi voyez-nous librement toutes les fois que vous le jugerez à propos. Je voudrais bien vous rendre votre visite, mais je craindrais de rencontrer les gens chez lesquels vous demeurez, et que ma présence ne les gênât. Il tira alors sa sonnette, et on la reconduisit avec les mêmes cérémonies qu'elle avait été introduite.

Ce fut alors que Cécile perdit toute espérance de pouvoir, du moins pendant sa minorité, exécuter le projet qu'elle avait eu tant de plaisir à former. Elle eut le bon esprit de penser que sa situation présente, quoique si peu conforme à ses souhaits, n'était cependant point encore la plus désagréable où elle pût se trouver. Il est vrai qu'elle était fatiguée et ennuyée du trop de dissipation, et révoltée à la vue

de tant d'extravagances; mais, quoique les maisons de ses deux autres tuteurs fussent exemptes de pareils vices, elle ne pouvait se promettre que du désagrément en y demeurant. La bassesse semblait unie à l'avarice pour l'eloigner du logis de M. Briggs, et la fierté avec l'ostentation pour la banir de celui de M. Delvile.

Elle revint chez M. Harrel, trompée dans son attente, et dégoûtée autant de ceux qu'elle quittait, que de ceux chez lesquels elle retournait. En revenant elle se retira dans sa chambre, fort affectée de la situation où elle se trouvait, et du peu de délicatesse de M. Harrel; elle résolut de n'être plus aussi complaisante par la suite, en renfermant en elle-même ce qu'elle pensait de sa conduite, mais de lui dire franchement son sentiment; et quant à la sienne propre, de ne consulter que sa raison et son cœur.

Elle fit sur le champ l'essai de son courage, en mettant en pratique la résolution qu'elle venait de prendre, et pria madame Harrel de l'excuser, si elle ne

l'accompagnait pas à une grande assemblée où elles devaient se rendre le soir même. Celle-ci, très-étonnée, lui demanda plusieurs fois la raison d'un pareil refus, qui lui parut fort extraordinaire. Elle eut à la fin beaucoup de peine à se persuader qu'il n'y en eût pas d'autre que l'envie de passer une soirée tranquillement au logis. Le lendemain cependant, lorsqu'elle en fit de même, et qu'elle renouvella le même refus, madame Harrel fut encore plus étonnée. Il lui paraissait impossible qu'une jeune personne, desirée dans la société, pût vouloir passer deux soirées seule. Elle soupçonna une raison secrète, importuna si fort son amie pour le savoir, que celle-ci fut à la fin obligée de lui avouer qu'elle était excédée de ces éternelles visites, et qu'il lui était impossible de vivre plus long temps au milieu de ces cohues bruyantes. — Eh bien, si j'envoyais chercher mademoiselle Larolles pour vous tenir compagnie? Cécile refusa, en riant, cette offre, et l'assura qu'elle n'avait pas besoin d'un pareil se-

cours pour l'aider à passer son temps. Ce ne fut pourtant qu'après une longue contestation, qu'elle parvint à lui prouver qu'il n'y aurait aucune cruauté à la laisser seule le jour suivant. Les persécutions diminuèrent; car madame Harrel renonçant depuis ce moment à de nouvelles sollicitations, la laissa libre de suivre son goût, auquel elle ne fit plus que peu ou point d'attention.

Cécile fut très-fâchée de la trouver si indifférente, et elle le fut encore plus de voir que M. Harrel lui-même n'y faisait presque point attention, étant rarement des mêmes parties que sa femme, et ne la rencontrant pas assez souvent pour lui communiquer ou apprendre d'elle les différentes particularités de leurs affaires domestiques; loin d'être frappé, ainsi qu'elle s'en était flattée, de la nouvelle manière dont sa pupille passait son temps, à peine daigna-t-il s'en appercevoir, et il ne crut pas devoir le remarquer.

Le chevalier Floyer, qui continuait à la voir, voulut savoir la cause de cette

retraite; mais n'obtenant jamais de réponse satisfaisante, il en conclut qu'elle vivait avec des gens qui n'étaient point de sa connaissance.

Le pauvre M. Arnott se trouva extrêmement déconcerté, en se voyant privé de la satisfaction de l'accompagner aux assemblées, où, soit qu'il s'entretînt avec elle, ou qu'il l'écoutât seulement, il avait au moins le bonheur de la voir et de l'entendre. Celui qui souffrait le plus de cette nouvelle manière de vivre, était M. Monckton, qui, incapable d'endurer les mortifications que ses visites du matin chez madame Harrel lui avaient attirées, était décidé à ne plus s'y exposer; mais d'attendre que le hasard lui procurât le plaisir de la rencontrer ailleurs. Dans cette vue, il fréquentait assidument tous les lieux publics, se faufilait avec tous ceux qu'il présumait avoir la moindre liaison avec les Harrel. Sa patience ne tint pas contre cette résolution. Il eut beau redoubler de soins, il ne la trouvait nulle part, Cécile, heureuse dans sa retraite, passait

son temps assez agréablement. Son premier soin fut d'aider et de consoler la famille Hill. Elle fut elle-même la visiter, procura et paya tout ce que les médecins ordonnèrent au malade, fournit des vêtements aux enfants, de l'argent et plusieurs choses nécessaire à la mère. Elle s'apperçut que le pauvre charpentier n'avait plus long-temps à languir ; ainsi elle ne pensa qu'à alléger ses souffrances. Elle donna assez d'argent pour que ses enfants se relâchant un peu de leur travail, eussent le temps nécessaire pour le soigner, bien résolue, aussi-tôt que ces infortunés lui auraient rendu les derniers devoirs, de les mettre en état d'embrasser quelque autre profession moins pénible et plus lucrative.

Elle s'occupa ensuite du choix de livres pour se former une petite bibliothèque ; et cette occupation qui, pour un amateur de la littérature, jeune et avide de connaissances, est peut-être la plus délicieuse, fut pour elle une source abondante de récréations si douces, qu'elles ne lui laissèrent rien à desirer.

Ses emplettes ne se bornèrent pas aux ouvrages qui, pour le moment, étaient à sa portée; elle se proposait pour l'avenir une suite de lectures instructives; et sans s'arrêter à la dépense, qui, pour la dernière année de sa minorité, n'était pas considérable, elle acheta une collection des meilleurs livres sur la morale et la philosophie, persuadée que ses tuteurs lui avanceraient sans difficulté l'argent nécessaire pour les payer. Ainsi s'écoulaient philosophiquement et avec sérénité les heureux loisirs de Cécile, partagés entre des œuvres de charité, la culture des talents, et l'acquisition des connaissances utiles.

CHAPITRE III.

Un Bal.

Le premier échec que reçut cette tranquillité, fut le projet d'un bal que M. Harrel se proposait de donner, et les changements que l'on crut devoir faire à la plus grande partie des appartements destinés à cette fête. Cécile même, quoique voyant avec chagrin que ces préparatifs ne pouvaient manquer d'occasionner de nouvelles dettes, ne fut pas celle qui y prit le moins de part; et la nouveauté du spectacle qu'elle allait voir pour la première fois, ne laissa pas que de lui faire une impression agréable.

Vers le soir, Madame Harrel la fit appeler pour la consulter sur une nouvelle idée qui était venue à son mari. Il avait imaginé de placer dans le sallon un certain nombre de lampions colorés, qui

formeraient diverses figures emblématiques. Tandis qu'ils raisonnaient tous ensemble sur ce sujet, l'un des domestiques qui avait parlé plusieurs fois à l'oreille de M. Harrel, et s'était ensuite retiré, dit d'un ton assez haut pour que Cécile l'entendît : En vérité, monsieur, je ne saurais parvenir à le renvoyer. — C'est un insolent maraud, répondit M. Harrel. Cependant, s'il faut absolument lui parler, à la bonne heure, et il sortit de la chambre.

Madame Harrel continuait à exercer son imagination sur ce nouveau projet, et en consultait M. Arnott et Cécile, persuadée qu'ils ne pouvaient qu'approuver son goût et son invention, lorsqu'elle fut interrompue par les accents d'une voix fort élevée, qui se faisait entendre au bas de l'escalier, répétant fréquemment : « Non, monsieur, » je ne peux plus attendre. J'ai été si » souvent obligé de donner des délais, » qu'il m'est impossible d'en accorder » davantage. »

Madame Harrel étonnée d'un pareil propos, s'arrêta tout court. Ils se turent, et l'imitèrent. Ils entendirent alors, que M. Harrel répondit très-doucement: « Encore un peu de patience, mon cher M. » Rawlins; je dois toucher demain ou » après demain une grosse somme, et vous » pouvez compter que vous serez payé. » Non, monsieur, s'écria M. Rawlins, » vous m'avez si souvent dit la même » chose, que c'est tout comme si vous » ne me disiez rien. Il y a long-temps » que cet argent m'est dû; et je dois » moi-même une somme qu'il faut payer, » et pour laquelle on ne veut pas atten- » dre plus long-temps. Certainement, » M. Rawlins, répliqua M. Harrel d'un » ton plus radouci; comptez que vous » l'aurez. Je vous prie seulement de vou- » loir bien attendre encore un jour ou » deux tout au plus, et alors vous pou- » vez être assuré que vous serez satisfait. » Vous n'en serez pas plus mal pour m'a- » voir obligé. Je n'employerai jamais » d'autre que vous. Je serai, avant qu'il » soit

» soit peu, dans le cas de vous occuper.
» Monsieur, repartit Rawlins, élevant
» encore plus la voix, il faut que mes
» ouvriers aient leur argent: par consé-
» quent, je ne saurais me dispenser de
» vous faire assigner; je n'y vois pas d'au-
» tre remède. »

Avez-vous jamais entendu pareille impertinence ? s'écria madame Harrel. Il faudrait que M. Harrel eût perdu la tête s'il se servait jamais d'un ouvrier de cette espèce. M. Harrel parut alors, et dit de l'air du monde le plus dégagé : il y a là-bas un maraud de maçon, plus impudent qu'aucun de ceux avec lesquels j'aie jamais eu à faire. Il vient, au moment où je m'y attends le moins, me présenter un compte de 400 livres sterling, et il ne veut pas sortir qu'il n'ait son argent. Mon cher beau-frère, ajouta-t-il en s'adressant à M. Arnott, voulez-vous bien prendre la peine de lui parler ? car il m'est impossible de me contenir plus long-temps. Vous voudriez sans-doute que je lui donnâsse un mandement de cette somme

sur mon homme d'affaire? Vous m'obligeriez beaucoup, répondit M. Harrel, et je vais sur le champ vous en faire mon billet. De cette manière, nous serons tout d'un coup débarrassés de ce drôle, et il ne travaillera certainement plus pour moi. Je veux faire construire l'été prochain un nouveau bâtiment à Violet-Banck, ne fut-ce que pour lui faire voir quelle bonne pratique il a perdue par sa faute. Oui, mon cher frère s'écria madame Harrel, débarrassez-nous une bonne fois de cet homme, et qu'il n'en soit plus question.

Les deux beaux-frères passèrent donc dans une autre chambre; et madame Harrel, après avoir exalté la grande bonté de son frère, qu'elle aimait beaucoup, et assuré que l'impertinence du maçon l'avait saisie, revint pour s'occuper de la décoration projettée.

Cécile, toujours plus surprise de l'indifférence que son amie témoignait sur l'état des affaires de son mari, crut qu'il était de son devoir de lui en parler. Ainsi, après un silence assez marqué pour que

madame Harrel lui en demandât la raison, elle lui dit : me pardonnerez-vous, ma chère amie, si je vous avoue que je suis très-surprise que vous pensiez encore à ces préparatifs ? — Bon dieu, ma chère ! Et pourquoi ? Parce que dans ce moment-ci toutes nouvelles dépenses doivent être supprimées jusqu'à ce que M. Harrel ait touché l'argent dont il vient de parler. — Bon ! la dépense d'une pareille bagatelle est un si petit objet pour la fortune de M. Harrel, qu'à peine s'en appercevra-t-il. D'ailleurs, il doit recevoir si promptement de l'argent, que c'est comme s'il l'avait déjà.

Cécile, craignant de se montrer trop officieuse, commença à faire l'éloge de la générosité et de la complaisance de M. Arnott ; et elle en prit occasion, tout en continuant à le louer, d'insinuer qu'il n'y avait que les gens équitables et économes qui fussent réellement généreux et bienfaisants. Elle ne s'était pas pourvue, pour le bal, d'un habit de masque, parce qu'ayant demandé conseil à ce sujet à madame

Harrel, celle-ci lui avait dit que les dames chez lesquelles la fête se donnait, n'étaient point ordinairement masquées, et qu'elle-même en ferait les honneurs avec une robe de ville. M. Harrel et M. Arnott devaient y être aussi dans leur parure ordinaire.

Le bal commença à huit heures du soir, et avant neuf la salle était si pleine de masques, que Cécile fut fâchée de n'avoir pas imité les autres; car se trouvant presque la seule femme de l'assemblée qui fût sans masque, elle n'en était que plus remarquable. Cependant la nouveauté du spectacle, jointe à la bonne humeur qui éclatait de tous côtés, eut bientôt diminué son embarras; et après s'être un peu accoutumée à la manière brusque et familière dont les différents masques l'abordaient, et la hardiesse avec laquelle ils la fixaient, ou lui adressaient la parole, la première confusion de sa situation se dissipa, et sa curiosité à regarder les autres, fit qu'elle cessa d'observer si elle l'était elle-même, et elle s'amusa infiniment. La

variété des déguisements, le mélange des costumes, les figures qui se succédaient continuellement, et cette confusion de groupes grotesques fixèrent constamment son attention : tandis que les efforts pour paraître avoir de l'esprit, l'oubli total des convenances, les disparates des propos, étaient des sujets continuels de surprise et de plaisanteries. Il n'y avait pas jusqu'à ces phrases si rebutantes : « Me con» naissez-vous ? Qui êtes-vous ? Je sais » qui vous êtes, beau masque, » ainsi que la manière fine et adroite d'indiquer avec le doigt, le signe expressif de tête, et ce cri aigu et perçant, quoique très-fastidieux pour ceux qui fréquentent ces sortes d'assemblées, qui ne fussent pour elle, à qui tout cela était nouveau, une source d'amusement et de réflexions.

Vers neuf heures, tous les masques se dispersèrent dans les différents appartements. Des dominos qui ne représentaient rien, et des habits de fantaisie qui ne signifiaient pas davantage, formaient, comme cela est ordinaire en pareilles oc-

casions, la plus grande partie de la compagnie : quant au reste, les hommes étaient déguisés en espagnols, en turcs, en ramonneurs, en soldats du guet, en sorciers et en vieilles décrépites : les femmes l'étaient en bergères, en vendeuses d'oranges, en Circassiennes, en Bohémiènes, en vendangeuses, en sultanes, etc. etc.

CHAPITRE IV.

Un Combat.

On s'occupait le lendemain en déjeûnant, des amusements du bal, des masques singuliers qui y avaient paru, et de divers événements qui s'y étaient passés, lorsqu'un inconnu demanda à parler à Cécile. Elle pria madame Harrel de permettre qu'on le fit entrer, et ne fut pas peu étonnée en voyant ce même vieillard, dont les exclamations singulières l'avaient si fort frappée chez M. Monckton et à la répétition de l'opéra. Il l'aborda d'un air sévère et brusque, en s'écriant : Vous êtes riche ; les richesses vous auraient-elles endurci le cœur ? Je me flatte que non, répondit-elle un peu surprise ; tandis que madame Harrel, persuadée que son intention était de les voler, courut précipi-

tamment au cordon de la sonnette, qu'elle ne cessa de tirer qu'après que deux ou trois domestiques furent accourus. Alors, moins épouvantée, elle leur fit signe de demeurer, et resta elle-même tranquille, pour voir ce qui allait se passer.

Le vieillard, sans faire la moindre attention à la maîtresse de la maison, continua de s'adresser à Cécile. Apprenez donc, ajouta-t-il, le véritable usage des richesses; usage digne d'éloges, et tel que non-seulement en plein jour il resplendira du plus grand éclat, mais même encore dans les ténèbres de la nuit la plus obscure, et qu'il vous procurera, au moment du repos, les pensées les plus douces, et un sommeil qui ne sera jamais troublé. Dites-moi, connaissez-vous cette façon de disposer de ce que la providence a remis en vos mains? Peut-être, répondit-elle, pas aussi bien que je le désirerais; ce qu'il y a de sûr, c'est que je suis très-portée à m'en instruire. Commencez donc dès à présent, taudis que la jeunesse et l'innocence vous laissent encore la force né-

cessaire pour ne pas succomber aux influences de l'opulence et du crédit, et la volonté de profiter des leçons qu'on vous donne. Hier vous avez pu voir par vous-même l'extravagance du luxe, et de la sottise ; aujourd'hui faites des réflexions plus sérieuses ; considérez attentivement ce que sont les plaisirs de ce monde, et apprenez à vous attendrir sur les misères qui accompagnent l'infirmité et l'indigence. Il lui remit un papier qui contenait la relation touchante de l'état déplorable auquel une famille pauvre se trouvait réduite par des maladies et d'autres infortunes.

Cécile, dont le cœur sensible et droit était toujours prêt à compâtir aux maux de ses semblables, après l'avoir parcouru, sortit sa bourse, et lui offrant trois guinées, lui dit : c'est à vous, monsieur, à me diriger dans ce que je dois donner, supposé que ceci ne suffise pas. As-tu encore autant de charité ? s'écria-t-il tout ému ; et quoique la fortune t'ait assez peu ménagée en t'exposant aux dangers de

l'opulence, n'est-elle point encore parvenue à arracher de ton ame sa générosité naturelle ? Je te rends une partie de tes bienfaits. Ceci, dit-il en retenant une guinée, est le double de ce que j'espèrais; je ne veux point être cause que tes libéralités trop abondantes, en t'épuisant, avancent le moment fatal de la dûreté et de la dépravation. Il voulait se retirer; mais Cécile le suivit et lui dit: Non, prenez tout. Qui pourrait assister le nécessiteux, si je refusais de le faire ? Riche sans parents, opulente sans besoins, sur qui ont-ils de plus justes droits que sur moi ? Ce que tu dis est aussi vrai, s'écria-t-il en prenant les deux autres guinées, que sage et bien pensé. Ainsi, donne tandis que tu as la volonté de donner; et pendant les jours de ton innocence et de ta bénéficence, tâche de te rendre le ciel et les pauvres propices. Ensuite il disparut.

Comment, ma chère, s'écria madame Harrel, qui avait peine à en croire ses yeux, quel motif a pu vous engager à donner tant d'argent à cet homme ? Ne

voyez-vous pas qu'il est fou ? Je vous assure qu'il aurait été tout aussi content, ne lui eussiez-vous donné que douze sols.

Je ne sais ce qu'il est, répliqua Cécile: si ses manières paraissent un peu singulières, ses sentiments sont nobles et dignes d'estime; et si l'humanité le porte à solliciter des contributions généreuses en faveur des indigents, il est certain qu'il ne saurait jamais s'adresser à personne qui soit plus disposé que moi à y répondre.

M. Harrel entra dans ce moment, et sa femme s'empressa de lui apprendre ce qui venait de se passer. Cela est scandaleux! s'écria-t-il; il vaudrait tout autant avoir à faire à un voleur! je vous prie, madame, de défendre à vos gens de le laisser entrer. Trois guinées! Je n'ai jamais ouï parler d'une pareille impudence! D'honneur, miss Beverley, vous ne sauriez assez vous tenir sur vos gardes à l'avenir; sans quoi vous vous trouverez insensiblement ruinée, sans savoir par qui ni comment. Si bien donc, répliqua Cécile en souriant,

que nous voilà tous deux à même de donner et de recevoir des avis salutaires! aujourd'hui vous me recommandez l'économie; hier j'eus toutes les peines du monde à m'abstenir d'en agir de même avec vous. Oh! reprit-il, c'était un cas tout-à-fait différent; les dépenses auxquelles un homme du monde ne saurait se refuser en certaines occasions, n'ont rien de commun avec un pareil excès. Sans doute, dit-elle, ces dépenses ne se ressemblent point; cependant je ne saurais convenir que l'argent dépensé en inutilités, soit mieux employé que celui qu'on destine au soulagement de ses semblables. M. Harrel ne répliqua pas un mot; et Cécile, après avoir moralisé en elle-même sur la manière opposée de considérer les objets de dépense et d'économie de la part du prodigue et de l'homme charitable, ne tarda pas à regagner son appartement, bien décidée à ne départir en rien du plan qu'elle avait adopté, et se flattant, à l'aide de son nouveau et très-singulier directeur, d'étendre ses bienfaits, et de ne point laisser refroidir

sa

sa charité, à laquelle les recherches de celui-ci fourniraient sans cesse de nouveaux objets.

La renommée ne manqua pas de publier les libéralités de la bienfaisante héritière; et ceux qui souhaitaient en être convaincus, cherchèrent à s'assurer de la vérité. Elle eut bientôt un petit nombre de pensionnaires; et craignant toujours que ses dons ne fussent pas assez considérables, elle ne tarda pas à s'appercevoir que la rente que ses tuteurs lui avaient assignée, était à peine proportionnée à ce que sa générosité et son humanité lui faisaient dépenser. Cependant lorsque sa ferveur eut un peu perdu de sa nouveauté, le plaisir et l'ardeur avec lesquels elle avait commencé à exécuter son dessein, se ralentirent. Pour un cœur formé pour l'amitié et la société, les charmes de la solitude ne sont pas de longue durée, et quoiqu'elle eût été ennuyée du bruit de la confusion, suites inévitables des assemblées nombreuses et constamment répétées, elle commençait à se lasser d'être toujours seule,

et souhaitait vivement de rencontrer une société qui lui convînt, et avec laquelle elle pût se lier. Elle était étonnée en réfléchissant aux difficultés qu'il y aurait à s'en faire une de ce genre. La succession non-interrompue d'amusements, les différents cercles, la quantité d'invitations, s'opposaient tellement à toute espèce de liaisons particulières et à tout ce qu'on appèle commerce d'amitié, que de quelque côté qu'elle se tournât, toute autre intimité que celle qui avait pour but le plaisir, ou pouvait en procurer, lui parut chimérique et impraticable. Elle reconnut alors l'erreur dans laquelle son idée de réforme l'avait plongée; et voyant qu'un renoncement total à toute espèce de compagnie produisait un dégoût aussi contraire à la vertu active que la dissipation même, elle résolut de se relâcher un peu de sa sévérité; et en mêlant quelques amusements à la solitude où elle vivait, d'approcher de cet heureux milieu qui, semblable à la pierre philosophale, en attirant continuellement nos desirs, se dérobe à

toutes nos recherches. En conséquence, elle témoigua à madame Harrel, qu'elle serait charmée de l'acompagner au premier opera nouveau.

Le samedi suivant, elle alla donc avec cette dame et madame Mears, au théâtre de *Hay-Market;* et M. Arnott, à son grand contentement, les accompagna.

Ils arrivèrent tard ; l'opéra était commencé, et la foule était si considérable, même dans les corridors, qu'elles eurent peine à passer. Mademoiselle Larolles vint sur-le-champ les joindre ; et courant à Cécile, elle lui prit la main en lui disant : mon dieu, vous ne sauriez vous imaginer combien je suis enchantée de vous voir! Dites-moi, je vous prie, ma chère amie, où vous êtes-vous cachée depuis plus de vingt siècles ? Vous êtes trop heureuse d'être ici aujourd'hui : c'est le meilleur opéra qu'on nous ait donné de toute la saison : il y a tant de monde, qu'il est impossible de se tourner. Il nous faudra une demi-heure avant de pouvoir nous placer. Le café est tout plein ; venez seulement et regardez ;

cela n'est-il pas enchanteur? A ces mots madame Harrel qui n'aimait l'opéra que comme un lieu d'assemblée, où beaucoup de gens de sa connaissance se rendaient, et où l'on allait parce que ce spectacle était à la mode et fournissait l'occasion de voir et d'être vue, prit, sans hésiter, le chemin du café. Là, Cécile vit plutôt l'apparence d'une brillante assemblée d'hommes et de femmes réunis à dessein, que des gens isolés se rencontrant par hasard, et que la nécessité seule obligeait à se trouver ensemble pour attendre le moment d'être placés.

La première personne qui les aborda fut le capitaine Aresby, qui de l'air langoureux qui lui était ordinaire, sourit à Cécile, et lui dit à l'oreille : que vous êtes charmante! Vous avez aujourd'hui une figure céleste.

Vous n'avez donc pas voulu nous faire l'honneur d'essayer du bal du Panthéon? Il est vrai que j'ai su que vous en aviez eu un magnifique chez M. Harrel; j'ai été désespéré de ne pouvoir y assister; j'ai

fait l'impossible ; malheureusement cela n'a pas dépendu de moi. Nous aurions été très-heureux, répondit madame Harrel, de vous y voir : vous auriez, je ne crains pas de le dire, été satisfait de quelques-uns des masques dont les habits étaient aussi superbes que galants. C'est ce qui m'est revenu de *par-tout*, reprit-il, et j'ai été au désespoir de n'avoir pu me procurer l'honneur de m'y *glisser*. Mais j'ai été *accablé d'affaires* toute la journée. Rien ne pouvait être plus mortifiant pour moi.

Cécile, ennuyée d'attendre, et souhaitant d'entendre l'opéra, demanda s'il ne serait pas temps de faire une nouvelle tentative pour gagner le parquet. Je crois, dit le capitaine, souriant en les voyant passer et sans leur offrir de les conduire, que vous aurez de la peine à pénétrer, et que vous trouverez des embarras *pétrifiants* ; quant à moi, j'avoue franchement qu'il n'est point dans mes principes d'affronter la cohue, et que je redoute la foule.

Les dames cependant, accompagnées par M. Arnott, en firent l'essai, et s'assurèrent bientôt qu'on avait exagéré les obstacles. Il est vrai qu'elles ne purent pas être les unes auprès des autres ; mais, quoique séparées, elles furent néanmoins assez bien placées. Cécile vit avec regret que le premier acte était presque fini ; elle en eut encore davantage, lorsqu'elle s'apperçut qu'elle courait grand risque de ne pas entendre le reste de la pièce. La place que le hasard lui avait procurée, se trouvait voisine d'une banquette occupée par une compagnie de jeunes demoiselles qui, étant entièrement à leur conversation, n'écoutèrent pas une seule note : leurs bons mots et leurs propres saillies les divertissaient au point que leurs ris et leur babil ne permettaient point à ceux qui étaient aux environs d'entendre mieux qu'elles. Cécile voulut vainement essayer de borner son attention aux seuls acteurs : toutes ses tentatives furent inutiles, et n'aboutirent qu'à redoubler son impatience et son mécontentement.

A la fin elle prit le parti de se tourner d'un autre côté, pour tâcher de se procurer un amusement tout différent; et comme le but qu'elle s'était proposé, en se rendant à l'opéra, était absolument manqué, elle voulut essayer, en prêtant l'oreille aux propos de ses belles vosines, de s'assurer si celles qui l'empêchaient d'entendre pouvaient l'en dédommager. Elle écouta donc attentivement la conversation : d'abord elle eut assez de peine à comprendre ce dont il était question, l'empressement général qu'elles avaient de parler, et leur antipathie insurmontable pour écouter, faisaient que chacune d'elles paraissait n'avoir d'autre intention que de satisfaire son inclination en se débarrassant d'un flux de paroles, sans jamais donner le temps de répondre, et même sans s'embarrasser si elles étaient entendues.

Lorsque Cécile commença à comprendre un peu mieux leurs discours, elle regretta encore plus les paroles de l'opéra. Il n'était question que de falbalas, de

plaintes contre leurs coëffeurs, d'histoires de prétendues conquêtes dont leur vanité était flattée, et d'invitations dont l'importance était fort exagérée.

A la fin de l'acte, les hommes s'étant portés en avant pour voir le ballet plus à leur aise, madame Harrel profita de l'occasion pour lui faire place à côté d'elle; et par ce moyen, elle put espérer d'entendre paisiblement le reste de l'opéra, la compagnie qui se trouvait devant elle étant entièrement composée de jeunes gens qui s'étaient abstenus de parler pendant la durée même du ballet, de crainte que leurs regards n'eussent été détournés un seul instant du théatre.

Cependant, à son grand étonnement, à peine le second acte eut commencé, que leur attention se rallentit. Ils ne s'occupèrent bientôt plus des acteurs, et se mirent à parler entre eux, à s'entretenir de choses plaisantes; et quoique leur conversation à demi-voix ne fût pas assez bruyante pour distraire l'assemblée en général, elle formait une espèce de bourdon-

-nement qui ôtait à leurs voisins tout le plaisir de la représentation : on aurait eu peine à décider s'ils s'appercevaient eux-mêmes des effets de leur gaieté ; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'ils s'en embarrassaient fort peu.

La ressource à laquelle Cécile avait eu recours pendant le premier acte, en cherchant à s'amuser de la conversation qui la privait du plaisir de l'entendre, lui était même alors ravie ; car ces messieurs, tout aussi impolis que l'avaient été les jeunes demoiselles, et ne faisant pas plus d'attention qu'elles aux personnes qu'ils incommodaient, étaient beaucoup plus prudents dans le choix de celles qu'ils instruisaient : leur langage obscur et équivoque, et les termes dont ils se servaient, étaient absolument inintelligibles pour Cécile. Il est vrai que les sujets qu'ils traitaient exigeaient cette discrétion : il ne s'agissait que de calculs plaisants, relatifs à l'âge et à la durée du veuvage des riches douairières, ainsi que des facultés et des espérances futures des jeunes demoiselles

à marier. Ce qui la piqua encore plus que leur babil, fut de voir qu'au moment où l'acte finit, et où elle se souciait fort peu qu'ils parlassent ou se tussent, l'un-d'eux s'écria : c'en est assez, silence ! le ballet est commencé ; et tout d'un coup ils se turent, et furent on ne peut pas plus attentifs.

Elle fut cependant plus heureuse au troisième acte. Ces jeunes gens changèrent de place, et furent remplacés par d'autres qui ne venaient point à l'opéra pour s'entendre eux-mêmes, mais pour entendre les acteurs. Aussi-tôt qu'il lui fut possible d'écouter, la voix de Pacchirotti lui ôta toute envie de prêter l'oreille à d'autres accents.

Pendant le dernier ballet, le chevalier Floyer l'ayant apperçue, descendit promptement, et vint tout de suite se placer à ses côtés. M. Monckton, qui l'avait aussi reconnue et l'observait depuis quelque temps s'approcha d'elle à son tour. Il avait remarqué, avec beaucoup de satisfaction, qu'elle avait été entièrement occupée de

la représentation; néanmoins l'air familier avec lequel le chevalier la regardait, le troublait et l'embarrassait. Il désirait d'éclaircir ses doutes, en découvrant quelles pouvaient être ses vues; et l'ayant à cet effet tiré à l'écart avant que le ballet fût tout-à-fait fini: eh bien! lui dit-il, avouez qu'il n'y a pas ici une femme aussi belle que la pupille d'Harrel. Je l'avoue, répondit-il froidement, elle est belle; mais je n'aime point du tout sa manière d'être. Et pourquoi? Qu'est-ce qui lui manque? Elle est fière, extrêmement fière! cette espèce de femme ne pourra jamais me plaire. Si on lui dit une honnêteté, bien loin d'y répondre, on croirait qu'elle en est offensée. Vous avez donc essayé! Cela serait-il possible? car en général vous êtes peu dans l'usage de dire des honnêtetés aux femmes. Mais, oui, ne vous rappelez-vous pas que je lui dis une fois quelque chose d'approchant au sujet de Juliette, à la répétition? n'y étiez-vous pas présent? comment donc, ce fut-là tout? et imaginiez-vous qu'un simple compliment eût

fait votre affaire avec elle? Au diable les compliments! Qui est-ce qui pense de nos jours à en faire? Il y a long-temps que la mode en est passée. Vous verrez qu'elle ne pense pas de même quoique sa vanité, comme vous le dites très-bien, soit insupportable: moi, qui la connais depuis long-temps, je puis vous assurer que l'intimité la plus étroite ne la diminue en rien. Cela peut être; il serait pourtant très-agréable de se procurer une fortune de 3000 livres sterling de rente; un pareil revenu fait qu'on souffre assez facilement quelques inconvénients. Etes-vous bien sûr que sa fortune soit aussi considérable? Vous savez que l'on est toujours porté à exagérer. Oh! j'en suis parfaitement bien informé; malgré cela, il pourrait encore arriver que j'y renoncerais: je vois trop que, pour l'obtenir, il me faudrait perdre diablement de temps, et me donner furieusement de peine.

Monckton était trop intéressé et trop homme du monde pour se piquer de cette délicatesse qui nous fait desirer que l'objet

de notre tendresse obtiène l'admiration générale ; il s'étendit sur les obstacles que le baronnet venait de faire naître ; et non content de les grossir, il insinua adroitement qu'il en avait découvert d'autres qu'il crut encore plus propres que les premiers à l'intimider ; ces subtilités cependant furent superflues pour l'impénétrable chevalier, doué de cette dure insensibilité qui, en suivant obstinément la route qu'elle s'est prescrite, s'embarrasse peu de tout ce qu'on peut dire, et oppose la plus grande indifférence à tout ce que les autres peuvent penser.

Tandis que les dames s'efforçaient de gagner le café, et n'avançaient que très-lentement, à cause de la foule ; précisément, au moment où elles étaient près d'entrer dans le corridor, Cécile apperçut M. Belfield, qui s'étant tout de suite avancé, lui présentait la main pour l'aider à sortir du parquet, lorsque le chevalier Floyer, sans le voir, ou sans faire attention à lui, poussa ceux qui le précédaient, et cria : miss Beverley, permettez que

j'aye l'honneur de vous conduire. Cécile, à laquelle ce personnage devenait tous les jours plus désagréable, reçut avec froideur son offre, tandis qu'elle accepta volontiers la main que M. Belfield venait de lui présenter. Le fier baronnet, extrêmement piqué, continua à percer la foule; et s'avançant vers M. Belfield, en lui faisant signe de s'arrêter pour le laisser passer, il lui dit: rangez-vous, monsieur. — Rangez-vous vous-même, monsieur, s'écria Belfield, l'arrêtant d'une main, tandis qu'il tenait Cécile de l'autre? — Et qui êtes-vous, monsieur? lui demanda le chevalier d'un air de mépris. — C'est de quoi, monsieur, je vous rendrai compte toutes les fois qu'il vous plaira, repartit Belfield sur le même ton. — Que diable voulez-vous faire entendre par-là, monsieur? rien de bien difficile à comprendre, repliqua Belfield, en tâchant de faire avancer Cécile, qui, très-alarmée, reculait de frayeur. Alors le chevalier, étouffant de colère se tourna vers elle, et lui dit, comme par manière

de reproche : souffrirez-vous, miss Beverley, qu'un impertinent faquin ait l'honneur de vous donner la main ?

Belfield indigné lui demanda, à son tour, ce qu'il entendoit par les termes d'*impertinent faquin*. Le chevalier les répéta avec encore plus d'insolence que la première fois. Cécile, extrêmement choquée, les pria sérieusement l'un et l'autre de se contenir ; ce qui n'empêcha pas que Belfield, à cette nouvelle insulte, ne laissât aller sa main, et ne portât la sienne à la garde de son épée, tandis que le chevalier se prévalant de sa disposition, (il se trouvait élevé d'une marche au dessus de son antagoniste) le poussa fièrement, et descendit dans le corridor. Belfield outré tira sur le champ son épée, et le chevalier se préparait à suivre son exemple, quand Cécile, dans le plus grand effroi, s'écria : juste ciel ! personne ne viendra-t-il les séparer ? Alors un jeune homme se faisant jour à travers la foule, leur dit en élevant la voix : quelle honte ! qu'elle honte ! messieurs ! est-ce

ici le lieu de commettre de pareilles violences? Belfield tâcha de se remettre un peu, et quoique la colère l'empêchât presque d'être entendu, il lui repartit: je vous remercie, de l'avis, monsieur, je m'étais oublié; je demande excuse à toute la compagnie. Ensuite s'approchant du chevalier Floyer, il lui remit une carte, sur laquelle était son nom et sa demeure, en lui disant: Quant à vous, monsieur, je serai toujours enchanté d'apprendre l'espèce d'excuse dont il conviendra de faire usage à votre premier moment de loisir. Et il se retira le plus vîte qu'il lui fut possible. Le chevalier répondant à haute voix qu'il ne tarderait pas à lui faire connaître la personne avec laquelle il avait été si impertinent, voulut le suivre. Cécile, toujours effrayée et hors d'elle-même, s'écria: Oh, arrêtez-le? Bon dieu! personne ne veut-il l'arrêter?

La promptitude avec laquelle cette scène s'était passée, l'avait tout-à-fait étourdie; persuadée que le refus de la main

main du baronnet pouvait être la cause de son ressentiment, elle s'accusait d'être l'auteur de cette querelle. Cette crainte, plus forte que tout autre sentiment, lui avait arraché cette exclamation avant qu'elle eût le temps de réfléchir à ce qu'elle disait. A peine lui eut-elle échappé, que le jeune homme qui avait déjà interposé ses bons offices, accourut de nouveau; et saisissant le bras du chevalier, lui remontra vivement la violence de sa conduite. Quelques personnes qui étaient présentes, s'étant jointes à lui pour le retenir, il parvint à le persuader, et le fit presque repentir de son procédé. Ensuite s'empressant de joindre Cécile, il lui dit: ne soyez plus alarmée, madame, tout est fini; l'un et l'autre de ces messieurs sont sains et saufs. Cécile lui fit la révérence d'un air confus; et prenant le bras de madame Harrel, elle la pressa de rentrer avec elle au parquet, afin de se dérober à la foule qui s'était rassemblée dans cet endroit, et qui avait les yeux fixés sur elle.

La curiosité devenant générale, sa re-

traite ne servit qu'à l'augmenter. Plusieurs femmes et la plus grande partie des hommes retournèrent sous divers prétextes au parquet, uniquement pour la considérer. Et quelques moments après, le bruit se répandit que la jeune dame, qui avait été le sujet de la querelle, se mourait d'amour pour le chevalier Floyer.

M. Monckton, qui était resté auprès d'elle pendant toute cette affaire, fut atterré de l'émotion qu'elle avait témoignée. M. Arnott, qui ne l'avait pas non plus quittée un seul instant, se serait volontiers exposé au même risque que le chevalier, pour lui inspirer un aussi vif intérêt. Ils étaient cependant l'un et l'autre trop dupes de leurs craintes et de leur jalousie, pour s'appercevoir que ce qu'ils imputaient à un goût décidé, n'était que le seul effet de son humanité, et de la persuasion où elle était d'avoir innocemment donné lieu à cette dispute.

Le jeune étranger qui avait fait l'office de médiateur auprès des deux antagonistes, vint au bout de quelques moments avec un

verre d'eau fraîche qu'il avait été chercher au café ; il la pria de le boire, et de se tranquilliser.

Quoique Cécile refusât de profiter de sa politesse, d'un air plus fâché que reconnaissant, elle s'apperçut, en levant les yeux pour le remercier, que cet officieux jeune homme était d'une figure agréable, s'énonçait d'une manière peu commune. Je doute, lui dit-il, si les efforts que j'ai faits pour vous être de quelque secours ont su vous plaire, mais du moins verrez-vous d'un œil plus favorable celui dont je suis le précurseur. Cécile regardant alors autour d'elle, vit qu'il était suivi du chevalier Floyer. Piquée de la manière dont on venait de l'annoncer, et de ce qu'il osait encore se montrer, elle se tourna promptement du côté de M. Arnott, et le pria de s'informer si le carrosse était arrivé. Le chevalier la regardant d'un air avantageux, tel que celui d'un homme dont la vanité vient d'être flattée, lui dit d'un ton beaucoup plus honnête que celui dont il lui avait parlé jusqu'a-

lors : Auriez-vous eu peur ? Tout le monde, je crois, a eu peur, répondit Cécile d'un air de dignité, qu'elle affecta pour mortifier son amour-propre. J'avoue que je n'en conçois pas la raison, ajouta-t-il ; le drôle ignorait à qui il parlait. Voilà tout.

Quelqu'un ayant alors emmené le chevalier, M. Monckton qui desirait ardemment de connaître les vrais sentiments de Cécile, lui dit d'un air d'intérêt : A présent toute cette affaire n'est plus que ridicule : sûrement ils ne seront pas assez imprudents pour qu'une bagatelle de cette espèce ait des suites plus sérieuses. Je crois, ajouta l'étranger, que celui qui a le bonheur de vous causer de l'inquiétude, sent trop le prix de sa vie pour l'exposer encore.

Ne pourriez-vous pas, M. Monckton, continua Cécile trop alarmée pour s'occuper de cette réflexion, parler à M. Belfield ? Vous le connaissez, je le sais. Il serait possible que vous le joignissiez. — Je ferai avec plaisir tout ce que vous souhaitez :

haïtez : cependant, si le chevalier Floyer... Oh! quant au chevalier, je suis sûre que M. Harrel se chargera de ce soin ; je tâcherai de le voir ce soir même, et je le prierai de faire usage de tout le pouvoir qu'il a sur lui.

M. Arnott vint alors avertir que le carrosse l'attendait. Cécile, impatiente de partir, ne perdit pas un instant pour l'aller joindre ; et tandis que M. Monckton l'y conduisait, elle le pria sérieusement de s'employer pour prévenir, s'il était possible, les suites funestes que cette querelle paraissait devoir entraîner.

Fin du Tome premier.

